NOTES SUR LE PATOIS DE SAXEL (HAUTE-SAVOIE), EN 1941-2 (suite) ¹

III

DESCRIPTION MORPHOLOGIQUE (suite)

L'ARTICLE

- § 1. Les formes.
 - I. Formes simples.

| | Singulier | | Pluriel | |
|-----------|---------------------|--------------------|----------------------|-----------|
| | Masculin | Féminin | Masculin | Féminin |
| Défini: | lė + cons. | la + cons. | lu + cons. | lé + voy |
| | l + voy. | l + voy. | luz + voy. | léz + voy |
| Indéfini: | \hat{o} + cons. | $n\dot{a} + cons.$ | $d\acute{e}$ + cons. | |
| | $\tilde{o}n + voy.$ | n + voy. | $d\acute{e}z + voy.$ | , |
| | (quelquefois | (n) | | à |
| Partitif: | du + cons. | dla + cons. | $d\acute{e}$ + cons. | • |
| | dl + voy. | dl + voy. | $d\acute{e}z + voy.$ | - |

Exemples:

lė-pårė le père, la-mårė la mère, lu-garso, les garçons, lé-fėlė les filles.

l-òm l'homme, l-ûye l'oie, luz-ãfã les enfants, léz-ûye les oies.

õ-bu un bœuf, na-vaş une vache, dé-bu, dé-vaş.

 ∂n - ∂n un âne, n- $\bar{u}y$, $d\acute{e}z$ - $iz\acute{e}$ des oiseaux, $d\acute{e}z$ - $av\acute{e}l\acute{e}$ des abeilles. n- $\dot{e}rs\hat{o}$ un hérisson.

du- $p\tilde{a}$ du pain, dla- $vy\tilde{a}da$ de la viande, $d\acute{e}$ - $tart\tilde{a}fl\acute{e}$ des pommes de terre.

dl-or de l'or, dl-arza de l'argent, déz-abriko.

Le patois ne connaît pas la consonne expirée h, ni les phéno-

1. Voir RLiR. T. XIV (278-330).

mènes d'élision et de non-liaison qui résultent en français moderne de son existence ancienne. Il dit : l-āgår le hangar, léz-ér; les herses, on-amó un hameau.

De même : t-å föta d-urlå! tu as besoin de hurler! y-åsã elles hachent.

Remarques. — a) L'art. défini fém. pl., outre la forme $l\acute{e}z$ -, prend la forme $l\acute{e}z$ -, ou, mieux, lz-, devant un mot à initiale vocalique : $l(e)z-\tilde{a}py\dot{e}z\tilde{o}$ les fondations (de la maison), $l\acute{e}z-\acute{o}lm\acute{e}t\acute{e}$ les omelettes, $l\acute{e}z\mathring{a}tr\acute{e}$ les autres (f.), $l\acute{e}z-\tilde{a}j\acute{e}r$ les onze heures.

b) Le patois dit toujours dé devant un adjectif, là où le fr. dit « de » : dé bô bré de bons bras, dé sartêne zã (de) certaines personnes.

II. Formes anciennement composées.

Masculin Masculin et Féminin

1° (préposition a). $u (= a l \dot{e})$. $\dot{e} + \cos \dot{e}z + voy$.

Ex : $u - p \bar{u} y \dot{e}$ au petit $\dot{e} - p \bar{u} y \dot{e}$ $\dot{e}z - \bar{a} f \bar{a}$ aux enfants. $\dot{e} - p \bar{a} t k \dot{u} t \dot{e}$: à la Pentecôte.

2° (préposition $d \dot{e}$). $d \dot{e} + \cos \dot{e}z + voy$. $d \dot{e} - s a$ des chats, $d \dot{e}z - a p \dot{e}$ des agneaux.

Ex : du-sẽ du chien.

Noter les cas où l'art. fém. pl., dans le parler de I, ne se contracte pas. ală a lé féle aller aux filles; dwèyi a lé kắrte jouer aux cartes, denă a lé bētye donner à manger aux bêtes; stè-vu dlé pòm? veux-tu des pommes? senă dlé rāve semer des raves, etc. On dit indifféremment ală ã sã é vas ou a lé vas aller « en champ » aux vaches.

§ 2. Observations sur le sens et l'emploi.

L'article a parfois le sens du démonstratif : la de desu celle de dessus. (On dit aussi fréquemment : latye de desu.)

L'article est employé devant « premier », « dernier » attributs.

Il ne s'emploie pas, généralement, devant les noms désignant des rivières de la région : brevo, su =, dya = le Brevon, sur le B., dans le B.;

mnòz, ã mnòz, ba pè =, vè = la Menoge, dans la M...; årva, ã n årva, dla sabla d = Arve, dans l'A., du sable d'Arve. Mais on dit : le rône, la sône, etc. le Rhône, la Saône. En parlant des montagnes, on dit, supprimant également l'article: éwèro les Voirons, mole le Môle, melbe Miribel, salev le Salève; mais lé kornet de bize les cornettes de Bise, le mo bla, etc., montagnes connues sans doute à une date plus récente.

Noter l'absence d'article dans les expressions suivantes :

alâ a bè, vni a bè, prādrė bè aller, venir à bout, prendre bout; alâ nærse « aller nourrice », se placer comme nourrice; alâ farmi aller fermier, prendre une ferme; avá égår a avoir égard à; avá mizer a. misère; = dywé d vi avoir joie de voir (se réjouir à l'idée de...); = prèsa = kwèta avoir hâte; bali gò donner goût, mètre pè gò mettre pour goût; sè bali ewã dè... prendre soin de; batre vyōnè battre sentier; bère dmi pò boire demi-pot; fâre bakuló faire basculer, = dèlæ f. affront, = mépri f. mépris, = onétetå offrir à boire et à manger à un visiteur, = ku è cèmiz f. c. et chemise; portâ èda porter aide, = tròn faire la tête; tni cūta ne pas pleuvoir (i tê = il ne pleut pas, plus ou pas encore; mais a la = à l'abri de la pluie); tni kāfé tenir café; rātre mènāze changer de domicile après. avoir vendu les bêtes et fermé la maison; tri pāçõ « tirer pension ».

Dans des expressions prépositionnelles :

pė, dvã, apré mėsõ pour, avant, après moisson; =, =, = fènèzõ, p., a., après fenaison; alå a mētre « aller à maître », en condition; arvå pėrėra arriver à l'heure (cf. étrėra « en avance »).

LE SUBSTANTIF

§ 3. L'expression du genre.

Les distinctions de genre naturel sont souvent exprimées par des types lexicologiques différents : ẫnɨ, sæma âne, ânesse (parfois ẩna au f.); bèru, fya bélier, brebis; bòṭyu, ṭyèvra bouc, chèvre; bòvè, vas taureau, vache; pwèr ou vèra, truje ou kal porc, truie; rɨfō, līvra lièvre, hase; svó, kavala cheval, jument.

§ 4. Substantifs du masculin.

akre encre; ase anse; kmåkle crémaillère; kòrbe courbe; krā crasse; εψίζε chose (seulement dans l'expr. de bo εψίζε à vrai dire — une chose : na εψίζα); darbo taupe; daré denrée, étoffe, ensemble d'objets; dèt dette; éklips éclipse; ékrevis ou éskrivis écrevisse; fyæ̈ ζε fougère; idé idée; istware histoire; matatre menthe; mekanik frein de char, machine à battre moins perfectionnée que la batteuse; nakre nacre; ofre offre; orti ortie; ψle huile; pare paire (fém.

dans l'expr. na par de... quelques); pre poire; rakotre rencontre; rlòze horloge; simòla semoule; sarpi charpie; vitre vitre.

§ 5. Substantifs féminins.

En voici quelques-uns parmi les plus usités :

adla ongle; armana almanach; arzā argent; apēti appétit; karamēla caramel; karāma carême; eifra (1) chiffre; dmāzē dimanche; ėmålē ėmail; ėsklėt ou skėlėt squelette; ėstòma estomac, poitrine; ėrā reins; fātoma épouvantail; frēta faîte; laborā labour (terre qu'on vient de labourer); mēfāzē mensonge; nola nuage, brouillard; pwēzō poison; rēsta reste; rōma rhume; sarpā serpent; sātima centime; sizō (pl.) ciseaux; taļa taillis.

Parmi les noms de végétaux sont féminins:

kædra coudrier, noisetier; épnos épinards; érola pin; nwire noyer; pèse sapin; saze saule marsault; sela seigle; værze saule noir.

Noms de minéraux:

så sel; sabla sable.

Autres noms:

frå froid; så soif; sŏne sommeil; (ō sŏne un somme); må mal, au sens de douleur seulement.

Noms des deux genres:

akte acte ; afåre affaire; erse herse.

Remarque sur les doublets : 1 sas et sa; le premier désigne un sac plus large, le second un sac plus étroit et plus haut; 2. tpe et tpena; un pot est plus petit qu'une toupine.

Aucune dissérence de sens n'apparaît entre les mots sătani et sătanire châtaignier, tmé et tmela sorbier, fremeli et fremelire sour-milière, polali et polalire poulailler.

Dans frwita, à côté de frwi m., fruit, le sens collecțif est conservé. De même dans fole; õ n åbre k a be d la fole un arbre qui a beaucoup de « feuille »; dans eevé, avá be du eevé (1) « avoir bien du cheveu ».

Formation du féminin.

a. La finale seule change.

le mêtre, la mêtra le maître de la maison, la maîtresse.

le dómestik, la domestika.

b. La forme féminine présente une syllabe de plus que la forme masculine.

initiale t : le réjā, la réjāta l'instituteur, l'-trice;

- n: ō pòlã, na pòlãna un poulain, une p-;
 - õ puze, na puzena un poussin, une poussine;
- -- s: ô vòlàr, na vòlàrsa un voleur, une voleuse;
- ζ: õ taļær, na taļæza un tailleur, une couturière;
 - õ pắt¢, na pắtॡza un berger, une bergère;
- c. Cette syllabe se termine par e.
 - r: ôn òvri, n ovrire un ouvrier, une ouvrière; ŏ păti, na pătire un chiffonnier, une chiffonnière.

Remarquer krapyó, krapyós crapaud et au f. injure adressée à une petite fille; aprāti aprāti (vx), aprātse ou aprātese.

§ 6. L'expression du nombre.

A. Masculin. Aucune distinction entre formes de singulier et formes de pluriel. On dit, au sing. et au pluriel : òm homme, svó cheval, kuté couteau, kētå quintal, gårde garde, artyæ orteil, uwa œuf, brege rouet, tröga aide-maçon.

Les emprunts récents, tels que kaporal, jurnal, sont, presque toujours, invariables au pluriel.

- B. Féminin.
- a. Substantifs invariables au pluriel; ils sont nombreux: vas vache, né nuit, polal poule, kāsirė congère, tlå clé.
- b. Pour les substantifs qui varient, on peut distinguer les types suivants :
- 1. Jena, sene femme; rawa rawe roue; étlapa étlape gros éclat de bois.

Même règle quand le a final est tantôt accentué, tantôt non accentué: armana armane almanach;

2. zòrna zòrné journée; ãbūta ābūté « jointée ».

Les substantifs qui ont, au singulier, les deux formes en d et en dye ont toujours leur pluriel en é; dend ou dendye dené quantité de foin donnée à une bête.

3. puna pune poignée; fya fye brebis.

§ 7. Emploi des formes de pluriel.

Le patois emploie volontiers au pluriel les mots désignant les récoltes sur pied : léz-avane, lu bla, lu fa les avoines, les bles, les foins; les travaux des champs : lé meso, le fenezo, le vadaze les moissons, les fenaisons, les vendanges.

Beaucoup de mots ne sont usités qu'au pluriel : luz asaple les trois pièces qui servent à battre la faux; lu bôle la bruyère; lé bralte la ciboulette; lé kanikule la canicule; lu fidé le vermicelle; lé fædre « les foudres » dans fâre lé f. tempêter; lu nave le colza; lé patkute Pentecôte; lé sema le blé... de semence; lé sene les fleurs du vin ou du cidre. Lèz éküle l'école, se disait il y a trente ans.

Les mots pluriel pātalō, kulot, kalsō sont souvent précédés de ō pår une paire; m sé astà dé pātalō ou ō pår de p. je me suis acheté une paire de...

Remarquer le pluriel dans avá déz arzã avoir de l'argent devant soi; suz avá «ses avoirs»; a stèz ærê « à ces heures », à cette heure.

D'autres substantifs, usités au pluriel en français, le sont au singulier dans notre patois : débri (i få bē du débri), déga dégât, dommage quelconque, u dépā de, séfyura chaussures, zā gens (na brava zā; té på na zā tu n'es pas un homme).

§ 7 bis. Quelques diminutifs.

Au masculin:

En -ò. pese, pesò sapin, sapin plus jeune;

tyèvra, tyèvrò chèvre, chevreau.

En -ô. bṣaf, bṣafô sac (de petite dimension), petit sac;

-aso. fá, fátaso hêtre, petit hêtre;

gole, golaso mare, petit bassin naturel dans un ruisseau;

-atō. boso, bosatō tonneau, pețit tonneau.

En -è. fòle, fole feuille, petite feuille;

-(ė)nė boko, bokėnė morceau, petit morceau.

-èlè, marté, martélé marteau, petit marteau.

Au féminin:

-eta. tyèvreta chevrette;

-ėta. sėlė: sėlėtą seille, petite seille;

bėlėtą « billette », note administrative;

étyèla: étyèleta petite échelle d'un char.

L'ADJECTIF

§ 8. Place de l'adjectif; variations de forme.

L'adjectif se place tantôt avant, tantôt après le nom; la règle est à peu près la même qu'en français; na grusa fena, na fena mégra

une grosse semme, une sage-semme, la bénita sadela (disparaît) la chandelle bénite.

L'adjectif « beau » présente trois formes au masc. sing.; ô bó svò, õ bélŏm ou õ balŏm un beau cheval, un bel homme; bô en présente deux : õ bõ garsõ un bon garçon, õ bunõm un homme bon. « Vieux » et « nouveau » n'ont qu'une forme; õ vyò åbre un vieil arbre; õ nòvé aprāti un nouvel apprenti; exception pour le novel ã. L'adjectif gru gros ne se lie pas non plus; ô gru āfā un gros enfant.

§ 10. La distinction des genres.

A. Notre patois a des genres à forme unique. Exemples : ālēzyā qui possède beaucoup de linge; būrņē borgne; krūyē en mauvais état (des choses); en mauvaise santé, peu recommandable (des personnes); dégrèmaļa développé-e, avancé-e (enfant); dėmi demi-e; dėso qui a les pieds nus ou qui n'a plus de chaussures; gé gai-e; lābina lambin-e; lārzē large; lawūrzē gaspilleur-euse, dépensier-ère; mēļæ meilleur-e; nēja qui a perdu sa blancheur (linge); pi pire; rēsē riche; rēsē rêche; rozē rouge; rūsē enroue-e; sāzē sage; sērē cher, chère, coûteux-se; seropa paresseux-se; vrē vrai-e.

Remarquer que solè seul, qui a son féminin soleta, garde au singulier sa forme masculine avec le nom $z\tilde{a}$ gens f., on dit très couramment na $z\tilde{a}$ solè. La terminaison féminine s'élide dans des expressions telles que : na grus épun une grosse tarte.

- B. 1er type. Le morphème du féminin est : -a. brave-brava joli, jolie.
 - a. La finale seule change. Quelques exemples:

bæfe, bæfa poussif-ve; krātif-a, craintif-ve; lèste -a leste; malāde-a malade; mēgre-a maigre; pūre-a pauvre; pūye-a petit; tlāke-a clair-e; tròble-a trouble; uze-a usé-e; vève-a veuf-ve; zóne-a jaune. mote qui n'a pas de cornes (animal) ou qui n'est pas pointu, f.: mòta.

- b. La forme féminine présente une syllabe de plus que la forme masculine.
 - initiale t : grã-ta grand-e; fòr-ta fort-e; étrè-ta étroit-e; yô-ta haut-e; kaṣèré-ta cachottier-ère.
 - -- d : ryã-da rond-e ; frá-da froid-e ; vèr-da vert-e ; rá-da raide ; graeó-da grassouillet-te.

- -- s : gra-sa gras-se; ãgor-sa glouton-ne; volær-sa voleur -euse; prèsta prêt-e.
- -r: pu-ra pur-e; $m\acute{\alpha}-ra$ mûr-e;
- n: fē-na fin-e; galā-na gentil, aimable, bon.
- $m: pr\tilde{e}-ma$ fin, mince.
- l: fu-la fou-folle; sū-la soûl-e.

Dans la plupart des formes féminines, l'avant-dernière syllabe est longue.

Il y a un changement dans la voyelle du radical:

| bõ ou bun | f. bųna | bon \ |
|--------------|----------------|----------------|
| nové | novala | nouveau |
| bó, bél, bal | bę̇̃la bặla •• | beau |
| mu, mol (I) | mọla - | mou |
| kŏrė | kurta | court |
| blu | bluwa (ua) | bleu |
| bŏlŏmu | bolomųwa (ųa) | boursouflé |
| bu | buwa (ua) | vide à l'intér |

Tous les participes en u ont, au féminin, cette terminaison: -ua ou -uwa; byu byuwa bu-e; rpātur pātuwa repenti-e.

La syllabe féminine est accentuée :

sòlè sòleta (déjà cité); dòlè dolta délicat-e en ce qui concerne la propreté; éewè éeeta sec, sèche, qui a perdu son humidité: bravè braveta joli-e, mignon-ne; ba baseta basse, petite (d'une vache); awuzi awuja pointu-e, effilé-e.

2° type. Le morphème du féminin est -ė. sè-sèse sec, sèche.

La forme féminine présente une syllabe de plus que la forme masculine.

```
initiale f: d\cancel{x}-fe doux-ce;

— z: m \vec{o} v \not{e}-ze mauvais-e; eurnw\vec{a}-ze sournois-e;

— s: bl \vec{a}-se blanc-he.

— z: l \vec{a}-ze long-ue;

— l: vy \dot{o}, vi l \dot{e} vieux, vieille;

— r: n \dot{a}-re noir-e; l \dot{e} z i-re léger, légère;

— n: n \dot{e}, n \dot{e} n \dot{e} nain-e.
```

Il y a un changement de voyelle dans la syllabe du radical : frè, frise frais, fraîche.

Les participes en å font au féminin åye-é : éftærå-åye écrémé-e; saplå-åye détérioré-e;

§ 12. Survivances du neutre singulier.

mzi bõ « manger bon », manger de bonnes choses; fåre lėde « faire vilain », tempêter (fig.), dévaster, saccager; prezi gru, pre parler à grosse, à petite voix, haut, bas; psi pre couler en un mince filet;

ramaså frå, = kru prendre froid, s'exposer à l'humidité et en souffrir ensuite.

Cf. l'expression le bô du zè, par ex. dans surtérà mu puze le bô du zè ou $dy\tilde{a}$ = je sortirai mes poussins dans le moment le plus chaud de la journée.

§ 13. Comparatif et superlatif.

Formation ordinaire: $p\dot{e}$ + cons., pl. + voy.; lu $p\dot{e}$ $r\dot{e}\dot{s}\dot{e}$ n $s\tilde{a}$ $p\dot{a}$ lu $plir\dot{c}$ les plus riches ne sont pas les plus heureux; $toz\dot{c}$ $p\dot{e}$ $m\dot{a}lir\dot{c}$ de plus en plus malheureux;

mėla meilleur-e;

pi pire, pis; rmide pi k le må, måre pi k la fele remède pire que le mal, mère pire que la fille.

Pour exprimer l'égalité on place devant l'adjectif '« aussi » as; as rese ke lu aussi riche que lui; as la pladre aussi à plaindre; no n'est aussi à plaindre, n'est plus à plaindre que les pauvres orphelins.

Le superlatif absolu se marque volontiers au moyen de byê ou bê bien, très; ale bê ou byê aprâ il est très effronté; bråve frl. joliment; lè bråve rméfeta elle est tout à fait difforme; le pe ou le pl. devant voy., le pe lã, le pl étrå le plus long, le plus étroit; la pe lãze, la pl étrêta la plus longue, la plus étroite.

Pour lier le terme de comparaison on se sert, le plus souvent, de ke, dé dans les mêmes cas qu'en français. ale mèlée ke me il est meilleur que moi ; le pl akorazyée dé tó (ou de tó) le plus courageux « des tous » (ou de tous).

96

J. DUPRAZ

Après me plus, davantage, la 1re génération qui dit ordinairement dvā ke (+ inf.) avant de, dit aussi me ke dans y ā na me ke me ki dyà« il y en a plus que moi qui le disent ».

mé dyo plus d'un; mé d o na plus d'un an.

On emploie aussi mã comme, atā mã « autant comme », autant que : le mã me elle est comme moi, elle est de mon avis ou dans la même situation que moi; dépāsa d larzā atā mā le bo dyc pur t ā bènér dépenser de l'argent autant comme (que) le bon dieu pourrait en bénir.

yè på tà (ou atà) la na mã yè la seropyaze ke l apas de trére slabre frl. ce n'est pas tant (ou autant) la neige que la paresse qui « lui » empêche d'arracher cet arbre;

yè på tā lu mā yè lè c'est moins lui qu'elle; yè t as bẽ lu mā lè c'est aussi bien lui qu'elle.

On emploie ke ou mã dans des phrases comme celles-ci : y a rã d as brave ke sa ou ma sa il n'y a rien d'aussi joli que cela (comme cela, dit I).

Remarquer le se sazo l'extrême sommet, la sena pwata du zè « la fine pointe du jour », la prem årba « la fine aube », la première lueur de l'aube.

§ 14. Le superlatif par la comparaison.

Ce mode d'expression a fait l'objet des pages 321-327 de la première partie de nos Notes.

§ 15. Adjectif-attribut. Voici quelques exemples: ė marse korbe « il marche courbe »; li fèlé sè késya bråve « le soleil s'est couché beau » ; i vẽ épá, tròblė (d'un liquide) « cela vient épais, trouble »; al a nèteya bye prūpre la tera « il a nettoye bien propre la terre ».

LES NOMS DE NOMBRE

§ 16. Numéraux.

1. Accentué m. yô, f. yina, quelquefois yena.

m. \hat{o} (n devant voy.), f. na (n devant voy.). Exemples. tã vu yõ? yina? — õ fé, õn åbre, n ali, na tmēla, n érãze en veux-tu un? une? — un hêtre, un arbre, un alisier, un sorbier, une ronce.

2. m. du, f. dawe.

deux ou trois se dit du u trè, du bê trè, du trè.

Pas de liaison après du : du épwè (partie de maison située entre deux murs de refend), daw épāde (bord du lit, côté de la maison) sauf dans duzā, dawezēre: deux ans, deux heures.

On dit tó du ou tó lu du.

L'expression très fréquente du trè a le sens de quelques-uns, quelques-unes; y a fé du trè gôte il est tombé quelques gouttes de pluie.

pè yõ, pè du... « pour un », « pour deux », premièrement, deuxièmement...

3. trè, trèză, trèzăre, tre ami, trois ans, trois heures, trois amis. Après dawezăre, trezăre... on ajoute, quand on veut exprimer une durée, de tã ou de rlöze (... de temps, d'horloge).

On dit træ dans træ katre, trois ou quatre.

- 4. kătre. Jamais de liaison; katra, katrafa, quatre ans, quatre enfants.
 - 5. fē. Invariable, fē ære, sauf dans fēyā, cinq ans.
 - 6. si. Pas de liaison sauf dans sizā, sizāre.
 - 7. sa. satā, satære; pas d'autre liaison.
 - 8. wi. Même remarque.
 - 9. nu. nuwā, nuwære ou nuære.
- 10. di. dizā, dizēri, quelquesois dizom, le plus souvent di om, toujours di āfā, di uwa, dix œuss, etc.
- 11, 12, 13, 14, 15, 16. $\tilde{a}z\dot{\epsilon}$, $d\dot{o}z\dot{\epsilon}$, $tr\dot{e}z\dot{\epsilon}$, $kat\dot{o}rz\dot{\epsilon}$ ou $kat\dot{u}rz\dot{\epsilon}$, $k\tilde{e}z\dot{\epsilon}$, $s\dot{e}z\dot{\epsilon}$. Devant \tilde{a} et $\dot{e}r\dot{\epsilon}$, on dit j au lieu de z: $\tilde{a}j\tilde{a}$, $d\dot{o}j\dot{e}r\dot{\epsilon}$, etc.
 - 17, 18, 19. disa, dizwi, diznu.
 - 20. vã. t devant « ans », pas de liaison dans les autres cas.
- 21-29 vātyō, vātdu, vātetrė... vātnu; fém. vātyina ou vātyena, vāt-dawe.
 - 30. trặta. trātaòm;
 - 31-39. trātyō, trātdu, trātetre... trātnu;
 - 40. karāta.
 - 50. sēkāta.
 - 60. swasąta.
 - 70. sèptāta.
 - 80. kătrevą.

Revue de linguistique romane.

90. nonata. On entend chez les jeunes, rarement chez I, swasa-tdi, katrevadi.

On disait autrefois du vã (40), trẻ vã (60) etc. zé trẻ vã ẻ yô j'ai 61 ans.

Une expression usuelle: mzi le pã dé 73, dé 80, etc. « manger le pain des 73 (ans), des 80 (ans) », etc., être dans sa 73e, 80e année. 100. sã.

101, 102... sã yô, sã du...

 \tilde{o} sã de tyu un cent de choux; \tilde{o} sã frã u du cent ou deux cents francs.

On entend parfois sã è fē, sã è di.

1.000. mil, invariable; quelquefois (I) \tilde{o} mli, \tilde{o} mli de $ty\delta le$ un millier de tuiles. Entre 1.000 et 2.000, on compte par centaines $\tilde{a}ze$ $s\tilde{a}$, doze $s\tilde{a}$...

avá dé mil è de sã « avoir des mille et des cents », avoir beaucoup d'argent.

§ 17. Ordinaux.

premi, -ire, sekô-da ou dæzyęme-a, trezyęme-a, katriyeme-a, sêkyeme, sizyeme, setyeme, wityeme, nœvyeme, dizyeme, etc.

§ 18. Dérivés.

Ils signifient « environ tant »; ce sont:

sizāna, witāna, dizāna, ājāna, dovāna (signifie parfois exactement 12), trējāna, katorjāna, kējāna, sèjāna, vātāna, trātāna, karātāna, èkātāna, swasātāna, sèptātāna, sātāna.

§ 19. Distributif.

Pour exprimer l'idée de distribution, on se sert de l'expression a så, en frl. (peu usité) « à cha », suivie d'un nom de nombre cardinal, ou d'un nom commun; a så du deux par deux, a så pune poignée(s) par poignée(s); a så mite, a så pu sont très usités au sens de « petit à petit »; « au fur et à mesure » se dit à miz(è)ra.

L'ADVERBE

§ 33. Adjectif et adverbe.

Sont usités en fonction adverbiale, devant un autre adjectif ou un autre adverbe, les adjectifs suivants:

dra, lede, brave, rude qui sont invariables.

sla-vile-sele ze-drá-buna-pe-burla cette vieille seille est « droit bonne » pour brûler (est juste bonne à être brûlée);

i-sā-lēdē-rese ils sont « horriblement » riches;

l è-brave-leda elle est « joliment vilaine » (très laide); l è rude pezata, sl épólaye elle est fort lourde, cette « épaulée » (morceau de bois qu'on porte sur son épaule).

Avec un verbe on emploie très volontiers la forme adjectivale : krozå ba « creuser bas », creuser profondément;

båsi ba baisser, descendre;

soflå gru respirer bruyamment; lèvå égal lever uniformément (des graines);

awi tlår « entendre clair », avoir l'oreille fine;

prèzi åpre, dé « parler âpre, doux », parler sèchement, doucement; bère åpre, dé boire (de l')âpre ou (du) doux, prendre une boisson âpre (cidre) ou une liqueur douce;

alå prėvā « aller profond », toucher au vif (propre et figuré), se montrer trop hardi en paroles.

L'adjectif varie dans l'expression s abli kurta, laze, s'habiller courte, longue.

L'adverbe brâve peut se placer après n'importe quel verbe. i plu brâve il pleut beaucoup; le kore b. elle court très vite; i ku b. cela cuit à gros bouillons. En frl. brâve se rend toujours par « joliment ».

Les adverbes en -mā se présentent avec la finale -amā pour le 1^{er} type: bråvamā simplement, ou en assez grande quantité; āgor-samā gloutonnement; iræzamā heureusement, etc.; -mā pour le 2^e type: frāsemā franchement (ils sont peu nombreux).

Remarquer, surtout chez les vieilles gens : sufizamā suffisamment, présipitāmā précipitamment, arbgāmā arrogamment, etc.

mimamã mêmement, aussi en frl., est fréquemment employé avec kė, « et même ». mimamã k-é-ma dye kė... ou é-ma- dye-mimamã kė... « et même » qu'il m'a dit...

§ 35. Adverbes composés et locutions adverbiales.

L'adverbe est renforcé par $t\dot{o}$: $t\dot{o}$ $pl\tilde{a}$ $d\dot{e}$ « tout plein de »; $b\tilde{e}$: $b\tilde{e}$ $pr\acute{e}$ bien assez; $b\tilde{e}$ $\delta k\dot{o}$ bien encore, ou $b\tilde{e}$ $ad\dot{e}$, $ad\dot{e}$ $b\tilde{e}$; $b\tilde{e}$ $t\tilde{a}$ ou $b\tilde{e}$ $t\dot{e}lam\tilde{a}$ tellement.

yora ou ora maintenant est complété par -adrá, sans que le sens

soit changé; yòra, yòrādrá, òra, òrādrá sont synonymes et employés par les mêmes sujets, indifféremment.

amò en haut; damò en haut; dè... = d'en haut. Remarquer les nuances : alè-damò il est arrivé en haut, ou il demeure plus haut; alè-t-amò il est parti vers le haut, il monte. damulé damulé un peu plus haut que l'endroit où nous sommes; ādamò « en haut » de l'endroit dont on parle; ā n amò en amont, dans la direction de l'amont; plamò plus haut; sé damò ici, en haut; lé damò là-bas, là-haut.

Mêmes composés pour avó en bas; davó, davólé, adavó, anavó, plavó, sédavó, lédavó; mêmes nuances entre ale davó et ale-t-avó.

Des expressions telles que *l épāda* (côté de la maison) damò, = davò, la ṣābra dvã, le brãze déri, le trò deri la façade d'en haut, d'en bas, la chambre devant, la marmite placée sur le « derrière » du fourneau, l'arrière-train d'un animal, sont très usuelles.

itye ou itye, ee, iee ou iee, ici; d-itye de là; de-itye « depuis là », depuis ce moment-là, ensuite; dece d'ici; juskitye, -itye, -iee jusqu'ici; partye, paritye, par ici, dans la maison ou au pays; petye même sens; petyeba par terre; syn. ityeba, só lu pi, pe tera; pee petye par-ci, par-là.

sé ici, de ce côté dsé de ce côté-ci et, spécial^t, la cuisine.

sėba au rez-de-chaussée sėnó ici, dans un endroit élevé dèdsé de ce côté-ci ādsé en deçà sédavó, sédamo v. plus haut yósé par ici, en haut

u-bè-dsé à ce bout-ci sèvre ou sèrva, sétra dans cette direction-ci ityesèvre », à proxi-

mité

lé là, là-bas (à proximité)
dlé de l'autre côté et, spécial^t, le « poêle » (chambre contiguë à la cuisine).
léba en bas, dans la maison

lénó, lắnó au 1er étage
dèdlé de l'autre côté
adlé au delà
lédavó, lédamò
yòlé « par là-haut », dans les bois
ou au centre de Saxel
dlèlé à une petite distance
balé, parlé, là-bas, dans le Chablais
ou loin de Saxel
u-bè-dlé à l'autre bout
lèvre ou lèrva, lætra en s'éloignant
d'ici
ityèlèvre »

BDD-A18028 © 1939 Société de Linguistique Romane Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.51 (2025-12-10 20:34:51 UTC) sèvresé dans quelque temps sézèdlé d'un côté, de l'autre,

lèvrelé à quelque distance d'ici, loin

alternativement

sevrelevre dans un sens et dans

l'autre

ityedzo ici, dessous

lédzó là-bas, dessous.

Rem. — lèvre est aussi adv. de temps ; se za bè = je suis déjà bien vieux (ou vieille) ; kã i vēdra na mita p = un peu plus tard.

lé se traduit en frl. par « loin » dans tri lé « tirer loin », jeter.

dėdyā dedans; fær, dfær dehors; dsu, ādsu dessus, au-dessus; dzo, ādzo dessous, au-dessous; [wā, p[wā, loin, plus loin; přé près; dvā, dudvā devant, auparavant; dèdvā, ādvā devant, par-devant; dėri, dèdėri derrière, ādėri en arrière. Noter ā (I) avant; tri ā n ā tirer en avant.

nosā nulle part; i, yè, yè, y (t i vå tu y vas, vayè vas-y, é y èra il y ira; y ètre être chez soi).

å, åwe, yå, yåwe où (å-våte? où vas-tu? yå-te vå? yåw e va? å .
tek e va? où va-t-il? åwe zye prå? où l'ai-je pris ? d åw e surtå?
d'où sort-il?)

parmi parmi; surtout dans les expr. se psi parmi « se p. parmi » ou mourir de rire; se mètre parmi s'attaquer à; zavyè kò na par de zérbe de bla, le rate se sa metuwe p. j'avais encore quelques gerbes de blé, les souris se sont « mises p. »

pwéte tout à l'heure (dans le passé); tòtora tout à l'heure (dans le futur); dèzora désormais; frl. depuis à présent; totamate « tout à matin », de très bonne heure; dé-grā-mate de grand matin; grātā longtemps.

wè aujourd'hui; yi hier; lè-zèr-dvã-yi avant-hier.

ăné hier soir; la nédvà avant-hier soir; le zèr du dva le jour précédent; la dudvà l'année précédente;

bētu bientôt; astu bientôt avec la nuance « enfin » (tè a. mæ? estce bientôt mûr?); ptu plutôt.

dæra tôt; pdæra plus tôt; étræra prématurément.

apré après; kokezèr a-n-apré quelques jours après cela.

 $k\dot{e}$ - $v\dot{e}$ prochain; $dm\tilde{a}z\dot{e}k\dot{e}$ - $v\dot{e}$ dimanche prochain; $l\tilde{a}$ = l'année prochaine.

k a pasă passé; dļo ka pasă lundi dernier; lăpasă l'année dernière.

o yâze une fois, de yâze, kāke yāze « des fois », quelquefois; tò-pèro-yāze « tout par une fois », tout d'un coup, une belle fois.

dabo, dabore « d'abord », aussitôt, dans un instant.

pi : seulement, à l'instant, comme en fr. i sã pi dvã elles viennent de partir ; et aussi avec cette nuance « ne vous gênez pas, ne craignez rien » ; à quelqu'un qui s'excuse de passer devant vous fasi pi, ou paså pi « faites seulement, passez seulement » ; à quelqu'un qu'on renseigne : cègi pi sé semē « suivez seulement ce chemin » ; på pi yò « pas seulement un » ; ya pi yò « il n'y a seulement personne ».

« de suite » s'exprime par yō-aprè-lātre, a-la-flāy, de fila, de tire. adā, alors, est très usité ainsi que ses composés deadā depuis ce temps-là (passé) à aujourd'hui; déeadā d'aujourd'hui à ce moment-là (futur); drèadā juste à ce moment-là; piadā seulement en ce temps-là (passé ou non).

ptetre, peut-être ; ptetre be (ke) peut-être bien (que), ou ptetre præ « peut-être assez », probablement.

bè, bye bien; må mal; pi pis, myo mieux; bélama bye « bellement bien », vraiment.

 $m\tilde{a}$, $km\tilde{a}$, comme, comment. $d\tilde{e}s\tilde{e}$ ainsi $(y\tilde{e}-p\tilde{a}-d\tilde{e}s\tilde{e}-k-i-f\tilde{o}-f\tilde{a}r\tilde{e}$? — \tilde{e} $km\tilde{a}$? (ou \tilde{e} $km\tilde{a}$ $d\tilde{a}$?) — i- $f\tilde{o}$ - $f\tilde{a}r\tilde{e}$ - $m\tilde{a}$ - $s\tilde{a}$ — ce n'est pas ainsi qu'il faut faire — et comment donc? — il faut faire comme cela). $\tilde{e}d\tilde{e}s\tilde{e}$ signifie quelquefois si, tant; s y \tilde{a} n a $d\tilde{e}s\tilde{e}$! s'il y en a tant! $d\tilde{e}s\tilde{e}$ - $dc\tilde{e}ra$ si tôt. $\tilde{e}s\tilde{i}$ sert de terme de liaison, d'entrée en matière; $s\tilde{i}$ t vu... ainsi tu veux...; $\tilde{e}s\tilde{i}$ $k\tilde{e}s\tilde{i}$: $y\tilde{e}$ t as $s\tilde{e}r$ = c'est aussi cher dans un cas que dans l'autre.

mā peut se rendre par « comme, ainsi que » dans les expressions fréquemment employées : ainsi que suivies du verbe dire. Noter que le verbe reste au sing. mã-di-lé-d åbêre (y a-tozè-d-la-tèra-a-n-aṣtå è-dé-fēļē-a-maryå comme « dit » ceux d'Habère : il y a tou-jours de la terre à acheter et des filles à marier). mã dzīve lu vyò... (i-n-fó-på-lasi-lé-bunē-ròte pè-prādrē-lu-móvé-ṣēmē comme « disait » les vieux : il ne faut pas laisser les bonnes routes pour prendre les mauvais chemins).

àsāble ensemble; travaļi pēr = s'associer pour un travail; *ānòmwé* « ensemble » est très usuel.

kazu presque; en 1941, on commence à entendre, chez I, prèske.

arå « à ras », tout près ; råtle « râcle » ou råze ple in jusqu'aux bords

§ 36. Adverbes de quantité.

pré assez; n'est pas toujours suivi de de; i fédra pré il faudra

sûrement; præ ēdye ou prædēdye assez d'eau; bē, byē beaucoup, souvent (ava byē a fare avoir beaucoup à faire; kā i tāne bē le sótā... quand il tonne souvent en été...)

gére guère: tmà bale gére tu m'en donnes peu; gére ya fo? combien en faut-il? gére mé guère plus, pas beaucoup plus; é yi sa gére il n'« y » sait guère, il est loin de le savoir.

pu peu, õ pu un peu; õ pti pu, na sãmipu un petit peu; tã sè pu tant soit peu; pu kõ gẫṇệ... si peu qu'on gagne...; pu ki lã bala, pu k al a prè (un) peu qu'on lui a donné, (un) peu qu'il a pris... Remarquer que pu a quelquefois le sens de « je vous prie »; frèmå-pu-la-pærta fermez la porte, je vous prie.

na mita un peu, plus usité que õ pu; na m. de tā quelque temps; na ptita mita, na puya mita, ou na pura mita un petit peu; ces expr. s'emploient au pluriel.

gèlà beaucoup. Ce mot signifie aussi : sans doute, sûrement, volontiers. l i fara = elle le fera sans doute volontiers, elle est capable de le faire. i và gèlà cela vaut beaucoup, c'est très appréciable. trè trop; toujours suivi de -t- comme lettre de liaison, en frl. également; avà trèta awanâ avoir trop (t) à attendre.

L'idée de quantité s'exprime aussi par tādi tandis; ya zu de pre tādi il y a eu des poires « tandis »; é traval t. il travaille d'arrache-pied; par a lèdéfini, adu, gru de pour les choses qui se comptent (y a gru de môde); dans le même sens on dit : y a på dla grusa nå il n'y a pas beaucoup de neige; on emploie grā (de) pour les choses qui se mesurent en étendue (avå grā de tēra).

« Plus ».

tòtuple tout au plus, peu usité; l'expr. patoise est pe le mé « pour le plus, », au plus; no plu non plus; deple ou mé davantage; pâ mé ne... plus: yã na på mé il n'y en a plus; nã wè på mé je n'en veux plus; ctr. zã wè m-, ou mé ke sã j'en veux davantage; zã wè ade j'en veux encore;

på mé kẻ mẻ (nég.) plus que moi; på mẻ nỗ (nég.) plus personne: på mẻ zẽ (nég.) plus un seul; på mẻ rã (nég.) plus rien.

plamò o va, pdé yè « plus haut on va, plus doux c'est » (d'un sol humide).

Les expressions pluzumwe, aple sont usitées; yò de ple un de plus; rezo de ple à plus forte raison. Me avec son sens positif est très employé, aussi en frl. tlé mé la plòze! « voilà mais la pluie » (encore); tèk ya mé? » qu'est-ce qu'il y a mais » ? qu'y a-t-il encore ? õkòmé « encore mais », de nouveau, de plus.

na mita mé un peu plus;

tā mé... tā mé... plus... plus tā mé õ lā balīve, tā mé lā vòlá plus on lui en donnait, plus elle en voulait.

mé... mé id. ; mé ona, mé-o-vu-avá plus on a, plus on veut avoir.

mé... pe id. mé yã na, pe bråve i sã plus il y en a, plus jolis ils sont.

tāteme « tant et plus », beaucoup (familier);

tèlamà tellement, si; atà, atà mà autant, autant que... v. § 13. mé signifie également mieux : i-vå-mé il vaut mieux.

Aussi se dit èto, as, asbê, ace. zyé fé èto ou asbê je l'ai fait aussi. Dans une comparaison, on emploie as; ale-t-as-gru-kê-lậtre il est aussi gros que l'autre. ace marque une opposition; wè mé = (suit l'objection), oui, mais aussi.

ėtrė-as-bėtyė-kė-dė-krérė être assez bête pour croire...

tò accompagnant un verbe a souvent le sens de « finir de » + verbe. slåbre-z-a-tò-krèsų « cet arbre a tout grandi », il a fini de grandir;

sò-wâneri-tò-dō-zà? sèmerez-vous tout (le blé) en un jour? zè (cf. supra, § 32).

lė-nā-va-zè « elle n'en va point », elle marche très lentement; y à mé zè « ça n'en moud point » : le moulin moud lentement, le grain ne passe pas.

ne... ze se traduit par ne... point en frl.; celui-ci dit toujours : point, quand le français parisien dit : ne... pas; « il n'y en a point, elle n'a point d'enfant », etc.

Les adverbes be beaucoup, gëlå id., trè trop se placent avant le participe passé.

on a be zu de krezo « nous avons bien eu (ou beaucoup eu) de cresons (pommes sauvages) »; y a gela vadu de pani « ils ont beaucoup vendu de paniers »; y a tre falu se kopara il a trop fallu peiner...

§ 37. Affirmation, négation, probabilité.

wè oui, na non. Après une question négative, cèrè et ke si; nèrè, après une assirmation ou kè na, bē sà k si, bê sà k na, lana, ola na (exclamatis) et, plaisamment : ksi cèrè; sær ke..., de sàr, pè le sàr « pour le sûr », sûrement.

Ces expressions impliquent une affirmation ou une négation énergiques; de même que ma fè na ma foi non; ma fè wè ma foi oui; ma fè marque simplement qu'on partage un avis exprimé. mafyôga, encore employé il y a une vingtaine d'années par un vieillard, a disparu; c'était plutôt une interjection.

nô se trouve dans des expressions telles que :

se no se, o retre le fa « sec non sec » (qu'il soit sec ou non), on rentre le foin; kwéte no kwéte, lé-tartifle-se-mezra « cuites non cuites » (cuites ou non), les pommes de terre se mangeront.

pré, assez, marque souvent l'approbation; prékna, prékwé équivalent à : assurément non, assurément oui.

La négation ne est renforcée par på, lequel peut être exprimé même dans le cas de ne... plus. y a na på ple bè il n'y en a plus beaucoup.

nė se supprime volontiers dans les questions. va tè på? cela (ne) va-t-il pas? så tė på?... (ne) sait-il pas?... avyå-tė på?... (n')avais-tu pas?...

rã associé à në est plus fort que në... på. ë në dremå rã il ne dort « rien », pas du tout; lè rã fyéra « elle n'est rien sière », elle est aussi peu sière que possible; i në vã rã lwã « ils ne vont rien loin », ils ne s'éloignent pas, pas du tout.

rã peut exprimer l'incertitude, la probabilité:

åtė rā fā? n'as-tu pas faim? « as-tu rien faim? »

sa på si plovra rā « je ne sais pas s'il pleuvra rien »;

sa på si vu rā plovā « je ne sais pas s'il veut rien pleuvoir » ; je me demande s'il ne pleuvra pas, il pleuvra probablement.

· La même idée peut s'exprimer à l'aide de l'adjectif rå rare; yè bē rå si n plu på « c'est bien rare s'il ne pleut pas ».

On dit également yè bè dazār... « c'est bien d'hasard... »

fœdre ra k i vnise a plova... « il faudrait rien qu'il vînt à pleuvoir... » il suffirait qu'il pleuve..., si par malchance il pleuvait...

Remarquer rã dans l'expression kẻ rã, à la fin d'une phrase, et qui signifie à peu près « autant dire rien ». ya på mé rã dyã sé sa, kẻ rã il n'y a plus rien dans ce sac, « que rien » (ce qui reste est si peu de chose).

ya på rā kẻ mẻ (tẻ, lu, sã, etc.) « il n'y a pas rien que moi (toi, lui, ça, etc.), je ne suis pas le seul. y a på rã kẻ mẻ ky ẻ vyu je ne suis pas seul à avoir vu...

i pu rã « cela ne peut rien », cela est indifférent; ctr. i pu gèlà. i

nò pu rã kẻ lẻ bêtyẻ rèprènã, õ' nã na zẽ a vãdrẻ « cela ne nous peut rien » que les bêtes se vendent plus cher, nous n'en avons point à vendre.

L'expression na på (frl.: non pas) équivaut à : au lieu de. na på fåre le sèrope, alå travali! au lieu de faire les paresseux, allez travailler! On dit aussi dans le même sens : fædre travali, vo fasi le s. na på frl. il faudrait travailler, vous faites les p. non pas.

Autres adverbes marquant la probabilité: probable, makable.

Quelques autres adverbes:

a l ăbăda en liberté, lâché (d'un animal);

a- $l \tilde{a} k \tilde{a}$ en comparaison;

a lès då (m. à m. à lèche-doigt) en petite quantité, (en donnant) comme à regret;

aku, tótaku ensemble, tous ensemble; a mākūta sans qu'il en coûte rien;

a novyo sans lumière, à tâtons;

ari au contraire;

atir entièrement, complètement, à fond;

atok (vx) assez, (avoir) de quoi;

bo (ewatre bo, thi bo sentir b., tenir b.);

kõtre; ākõtre contre, vers; ala = s'opposer, ou aller vers;

dabòsõ la face en avant; dakasõ en cachette;

dakwe dans le coin, à l'écart;

dafrà de front, de pair;

divinamā, = byē très bien, parfaitement;

på senamā pas tout à sait;

målamā mal à propos;

mårle à plus forte raison;

mifó, kmifó, comme il faut, comme il convient;

uyôsã, a nôsã nulle part;

pla doucement ou lentement;

sópi sómā (m. à m. sous pied sous main), à toute fin, absolu-

ment;
totaplā « tout aplomb », uni, plat; sans détour, nettement;

to plėtrė lourdement; tõbå = tomber;

n'est-ce pas? se dit på? ou på-då? pas? frl. pas don? au sing.; påde? pådevò (familier) au pluriel.

LA PRÉPOSITION

Les emplois de la préposition sont, à Saxel comme à Vaux et dans la Suisse romande, tellement variés que seuls des articles de dictionnaire comme ceux du Glossaire des patois de la Suisse romande permettraient d'en apprécier la richesse. Nous donnerons dans les lignes qui vont suivre seulement des faits généraux, ou, çà et là, des traits particuliers qui méritent, pensons-nous, d'être relevés.

§ 38. Expression d'un rapport de lieu.

a est la prép. la plus fréquente: p. ex. tri a se tirer à soi, vers soi; alå a l'édyé « aller à l'eau », chercher de l'eau...

Proximité immédiate : kötá a buter contre, s'appuyer contre (p. ex. : a la mural contre le mur).

Lorsqu'il s'agit de noms de localité, a peut être, parfois, remplacé par \tilde{a} ; on dit toujours \tilde{a} bwèz à Boège, \tilde{a} balavó à Bellevaux, \tilde{a} n $\tilde{a}b$ èr à Habère, \tilde{a} n $\tilde{e}w$ èr \tilde{o} aux Voirons. On disait autrefois \tilde{a} s'asé « en » Saxel.

Avec les noms de lieux-dits, on emploie:

ā:ā lu, ā mātravo;

su : su bzè, su fuzè ; su me, su sā mēne sur mon bien ;

ou l'article : u kri a lizé, é krôte, a lé sofé.

à ou a s'emploient indifféremment dans ces expressions vni à ou a lidé « venir à l'idée », germer dans l'esprit;

se metre à ou a rire se mettre à rire.

Remarquer la vieille expression \tilde{a} letre remplacée aujourd'hui par su le soli, à la grange, partie de la grange qui n'est pas occupée par le foin et où l'on battait au fléau.

a est fortement concurrencé par :

vè, var, qui signifie vers, chez, à côté de.

Devant les noms de hameaux on emploie toujours ve;

alå ve salāde « aller vers Challande »; resta ve tlave habiter à Clavel.

vè se place également devant les autres noms; se kăși vè sa mâre « se cacher vers sa mère »; resta vè luta rester à la maison.

Devant les pronoms, on emploie plutôt var; pasa var læ « passer vers eux », kori var vò courir vers vous.

Les composés de vè. advè : = le krò du côté du ruisseau, tourné

vers le ruisseau : = la né, formule très usitée, à la tombée de la nuit; parve près de, autour de, aux environs de : = l édlize, = lu septata autour de l'église, vers 70 ans.

Les expressions separve, leparve indiquent un mouvement (en

venant ici, en s'éloignant d'ici).

§ 38 bis. Quelques emplois importants de a.

Instrument: a signifie avec; krevi a tyòle « couvrir à tuiles »; néri a fã nourrir avec du foin;

Rapport de temps : õ n è t a l iver « on est à l'hiver », l'hiver va commencer;

Marque le terme, le but :

vni a rā « venir à rien », dépérir, péricliter; vni a dywè « venir à deuil »; é vene la muri il vint à mourir; kã i vedra a zalå « quand il viendra à geler », quand il gèlera.

ya ò bråve nœrè a satye « il y a un joli élève à cela », c'est un piètre élève que celui-ci;

Marquant la possession:

la sel a pyer la fille «à » Pierre; lwi a moris Louis à (fils de) Maurice (appellation usuelle).

sābr(a) a plā pi « chambre à plain-pied », au rez-de-chaussée.

Développement d'un rapport de lieu : s apradre a kokô « s'apprendre à quelqu'un », l'imiter, le prendre comme exemple.

y a rà a fare a lu « il n'y a rien à faire à lui », on ne peut s'entendre avec lui (a ou awé); être a sa a lé vas a signifié à l'origine: être sur le champ avec les vaches.

y a ra a dire a lu il n'y a rien à dire de lui, il est irréprochable;

a = « envers »; ale male (dæ) a sa fena il est méchant (doux) envers sa femme.

§ 39. Pour exprimer le point de départ dans le temps, on a la la préposition dè, dè dès, depuis. de we à partir d'aujourd'hui; Il dit parfois ade; on entend aussi de: d yi a dmā d'hier à demain.

Avec des adverbes, elle donne dèadă, dècadă dès lors (v. § 35), dėzora désormais, deke depuis que, deitye, de là ou depuis, dece d'ici.

de se rend toujours par « depuis » en frl.

dè lu z ō é z åtre « depuis les uns aux autres », les uns aussi bien que les autres.

mzi dė drå « manger depuis droit », manger étant debout;

bère de dremi « boire depuis couché », boire étant couché dans son lit;

égéti de la fnétra « regarder depuis la fenêtre ». Voir enfin I, § 32, p. 286; I, § 63, pp. 297-8.

§ 40. dė.

de renawe en réserve;

dé lafwa prupre de buya « des draps propres de lessive », venant d'être lessivés;

de s ki få móvé tã par suite du mauvais temps;
yè de piratri ké få sã « c'est d'avarice qu'il fait cèla »;
lu pwèr mezã de rawuna les porcs s'arrachent la nourriture;
aprãdre de jwãnes apprendre pendant sa jeunesse;
savá de vyó « savoir de vieux », savoir depuis longtemps;
fènå de fèlée faner pendant que le soleil brille;
vni dårba venir « d'aube », à l'aube;
modå dawé kökō « partir d'avec quelqu'un »;
se mètre d a zênée se mettre « d' » à genoux;
ètre d'oblija de... être « d' » obligé.de...
ètre de parã être parent.

 $n \tilde{a} sav \tilde{a} de (ou da) r \tilde{a} « n'en savoir de rien », ne rien savoir à ce sujet.$

Avec des verbes:

krére de..., se pasa de... croire, penser + inf.; tarda de tarder à; s atadre de compter...

§ 41. « par » et « pour ».

Le patois ne distingue pas entre « par »' et « pour », mais son \
unique préposition se présente sous trois formes différentes :

per devant voyelle; per arvå pour arriver;

par devant les pronoms commençant par consonne; par me, -te, etc., pour moi, toi;

pè; pè lé rôte « par les routes »; pè pédre par perdre ou pour perdre; pè lu pi « par les pieds », aux pieds;

yõ pè yõ un par un.

Noter l'expr. tôt i mêtre pé lez ékwale « tout y mettre par les écuelles », mettre les petits plats dans les grands.

pè entre dans les expressions sèpè, lèpè, yốpè, bapè à travers, dans, dans cette direction, en s'éloignant, dans un lieu élevé ou bas. ale

sèpè le sã il vient à travers le champ; ale lèpè samuni il est par Chamonix; luz izé n sã på tó yó pè lu bwè les oiseaux ne sont pas tous « en haut par » les bois, dans les bois, au-dessus de nous; y ã désãdu bapè le bwè dla kura ils ont descendu « en bas par » le bois de la Cure.

tèk... pè... « qu'est-ce que... pour... », qu'est-ce que?.. Formule extrêmement usuelle. tèk yè pè yō, sé lé? « qu'est-ce que c'est pour un, celui-là-bas? » qui est cet homme-là? tèk t nòz å fé pè d la sepa? « qu'est-ce que tu nous as fait pour de la soupe? » quelle soupe nous as-tu faite?

§ 54 bis. su.

exprime 1. une idée de lieu:

su frāse, su swis, en France, en Suisse (se dit surtout des localités situées à proximité de la frontière; zevņi ze su frāse, jusi su swis) Juvigny est « sur » France, Jussy « sur » Suisse; su le davo dans le Chablais;

su le kato dans le canton de Genève (rive gauche du lac);

su le tre (I) dans le train;

avá ler (dœ) su se « avoir l'air (doux) sur soi ».

vivre su le lafelaze, su la vyada vivre surtout de laitage, de viande;

2. une idée de temps:

su læra du mizæ sur le coup de midi, vers midi; su le dva zæ avant jour;

ô zà su snana un jour « sur » (de) semaine par oppos. au dimanche.

3. une idée abstraite:

étre jalu su... être jaloux de...

§ 42. Qutre les prépositions ci-dessus indiquées, nous avons :

dyā dans; só, zó dessous; si chez; kōtre, ākōtre contre; kota près de; awé avec (se prādre awé kkô rivaliser); sā sans; dvā avant et devant; pādi pendant; āver envers, à l'égard; ormi hormis; mågrå malgré (suivie ou non de que).

apré après; atadre apré kkô attendre impatiemment quelqu'un; mzi apré ò jabò avoir entamé un jambon et le consommer peu à peu;

se metr apre n ovrâze commencer un ouvrage (apre indique une certaine ardeur);

'atre entre; se pasa atre se « se penser entre soi »; atre du yaze par deux fois; atre lu du à eux deux;

éksèptā excepté. L'idée de « excepté, sauf » se rend surtout par kė; etre tot u bo dyce kė lārma « être tout au bon Dieu que l'âme »; ou asnakė: y ā to pėya asnakė lu ils ont tous payé sauf lui.

parmi parmi; p. la $n\dot{e}$ dans la nuit, au cours de la nuit; p. $l\dot{e}$ $\chi \tilde{a}$ auprès des gens.

rapur a « rapport à »; ā koza à cause (suivi de de ou de ke);

 \tilde{a} grã de sur le point de; \tilde{a} de dyã de en dedans de; se pasa a dedyã de se « se penser en dedans de soi »; u pri de au prix de; grãs a grâce à;

ã plas de au lieu de ; fota de ou a fota de faute de ; tak a quant à ; (cf. takapupré, convenable, présentable).

§ 43. Prépositions-adverbes.

Au sujet des prépositions-adverbes employées en relation très étroite avec un verbe dont le complément est un pronom, on peut citer :

le kori apré, dva « lui courir après, devant »; ou le pradre apré le chasser, le poursuivre;

lė paså dvā, aprė, dėri « lui passer devant, après, derrière »;

le vni kotre ou akotre s'approcher de lui (pour le frapper, ou l'embrasser);

le fare kotre lui nuire par ses paroles;

le kreya apré médire de lui;

le rire kotre lui faire risette.

D'autres prépositions sont fréquemment employées comme adverbes.

awé; nœra to pwer, te vivre awe, la ke ve, « nourris-toi un porc, tu vivras avec, l'année prochaine »;

parmi; õ n a du blå, y a õ mwé de senevale parmi « nous avons du blé, il y a un tas de gremil parmi » (v. § 35);

solā selon; yè solā cela dépend;

ātre, ātremi; lé rå de patnal sã trè lwã, fó wẫni de salade atre les sillons de carottes sont trop espacés, il faut semer des salades « entre ».

LA CONJONCTION

§ 44. Coordonnantes.

è et; pwé, beaucoup plus employé, comme simple liaison; mè

pwé tè, on èra... toi et moi, nous irons; voz ète malade pwé vò promèna! vous êtes malade et vous sortez!

Il n'est pas toujours exprimé dans les locutions du type en hauten bas damò davó.

ni, ne ni; yè n bō n mādre ce n'est ni bon, ni mauvais; ni só ni frá ou ne só ne frá ni chaud ni froid.

u, u ou; renforcée ou même remplacée par bē; le kurti u le prâ le jardin ou le pré; le svó bē la kavala le cheval ou la jument; la dâl u (bē) le râté la faux ou (bien) le râteau. Cf. § 16. Les mots u, u, bè sont suivis souvent de syè si c'est; kõbē i sā? — trè bē syè katre combien sont-ils? trois bien si c'est quatre; trè bê syè på katre signifie ils sont plutôt quatre.

kår car est employé quelquefois; il est un peu emphatique.

da donc; s'ajoute à toute réplique un peu vive, à tout ordre donné sans aménité; se retrouve très fréquemment en frl.

mé wè dā! mais oui don(c)! piske ze ti dyå dā! puisque je « t'y » dis, don(c)! dépase te dā dépêche-toi don(c)! Marque une entière approbation : $b\tilde{e}$ wè dā bien oui don(c), j'en conviens. Il marque aussi quelquefois, comme en fr., la conclusion, comme dans cette phrase mi-interrogative mi-affirmative :

i në vu da på ëşædå? « cela ne veut donc pas chauffer ».

pòrtā pourtant;

topări tout de même;

mė asbe mais aussi, toutefois;

daļær d'ailleurs; souvent complété par de satye de cela;

tātu... tātu tantôt... tantôt;

sè... se... soit... soit; se yô se latre soit l'un soit l'autre.

Pour exprimer l'alternative, on emploie aussi le verbe être au présent du subjonctif (sous ses deux formes). fos yo fos lâtre, sos le pâre sos la mâre soit le père soit la mère.

ānéfé en effet; ou pwe anéfé.

dese sasa m. à m. ainsi saisant; peut se traduire par ainsi, alors; très usuel. Autre sormule de liaison: pè n a rvėnį ou pèrarvėnį « pour en revenir ».

Subordonnantes.

se si; se la frå ne vē põkò si le froid ne vient pas encore; s devant une voyelle si vūlā... s'ils veulent; devant « vous » : so (ou se vò).

s(ė) est un terme interrogatif très usuel. ste seye we? fauches-tu aujourd'hui? si fara bó tã? fera-t-il beau? sõ vu ékūr? est-ce que nous décidons de battre (le blé)?

 $k\tilde{a}$ quand; s'emploie comme en fr. et aussi dans des cas semblables aux suivants:

i modrā kā no « ils partiront quand nous » (partirons);

al a ita malade kā so pare « il a été malade quand son père », en même temps que son père. Tournure très fréquente en frl.

måke pourvu que est encore très usuel; l'expr. française s'em-

tādiske tandis que; l's se prononçait en frl. il y a quelques années;

parskė ou paskė parce que;

a kôza kɨ « à cause que »;

dabakė, daborkė aussitôt que;

piskė puisque;

mà kwå comme quoi; õ papi mà kwå... un papier attestant...; dvāke avant que, avant de;

pèke pour que, afin que, pourquoi; s'emploie aussi dans l'interrogation indirecte: t så på pèk sé vnu tu ne sais pas pourquoi je suis venu.

tèk (quoi interrogatif) se substitue parfois (assez rarement) à pèke (pourquoi): tèk tè vẽ mé? pourquoi viens-tu encore? le tã ke pendant que; dè le tã ke « depuis le temps que »; asnake si ce n'est que, sinon;

pweke quoique; a mwe ke à moins que;

mã kẻ « comme que », si... que; mã kyỗ fốs fốre si fort que soit un homme; mã k i nus..., si fort qu'il neigeât...;

kë remplace un autre subordonnant déjà exprimé, dans les mêmes conditions qu'en français. kā të kôpré tō bwê, kë t faré lé fasène... quand tu couperas ton bois, que tu feras les fagots...

kåke où que; kåke sốs... où qu'il soit...;

kã kẻ quel que soit le moment où; kãkẻ tẻ mẻ syế, m ẻ rấ tếdi « quand que » tu moissonnes, (je) « m'irai aider »;

kê kê... quoi que; kê k ô fas... quoi qu'on fasse...

Revue de linguistique romane.

ĭ.

2.

3.

4.

6.

7 ·

IV

DICTONS ET PROVERBES 1

I

Le calendrier du paysan.

é-rá le-gru-dla-frá; a-la-sã-frãsá le-gru-dla-ná.

Aux Rois le gros du froid; à la Saint-François (29 janvier) le gros de la neige.

kã-i-få-bõ-jãvyè-è-fèvri,

va-u-bwè pè-ti-sarfå-mår-è-avri.

Quand il fait bon janvier et février, va au bois pour te chauffer mars et avril.

a-la-ṣādèlॡ́za repār-d-épॡ́za.

A la Chandeleur repas d'épouse.

a-la-sãdèlæza demi-évarnæza ;

tò-sō-fā, la-mētya-d-sa-paļ.

A la Chandeleur, demi «hiverneuse »; tout son foin, la moitié de sa paille.

5. kā-l-urs-surtā-a-la-ṣādelæza, é-se-rātūne-pe-karāta-zæ.

Quand l'ours sort à la Chandeleur, il rentre dans sa tanière pour quarante jours.

u-må-di-fèvri, i-vå-mé-vi-sa-læ ke-na-fèna-u-fèlæ.

Au mois de février, il vaut mieux voir sept loups qu'une femme au soleil.

sė-fèvri-nė-fèvròtė, mār-marmòtė.

Si février ne « févrote », mars marmotte.

1. Cf. en dernier lieu, pour des rapprochements de forme et de fond, Christophe Favre, *Proverbes et dictons de Savièse* [Valais], Zeitsch. f. rom. Philologie (1926), 46 (1-26). Nous avons admis ici quelques expressions proverbiales.

8. õ-nė-filė-på-la-né-de-karnaval, lė-ratė-i-mezā.
On ne file pas le soir de Carnaval, les souris « y » mangent.

9. kã-mẫr-ētre-ã-fya, é-surtá-ã-lé; kã-al-ētre-ã-lé, é-surtá-ã-fya.

Quand mars entre en brebis, il sort en loup; quand il entre en loup, il sort en brebis.

luz-izé-se-maryā a-la-sā-jòzè.

Les oiseaux se marient à la Saint-Joseph (19 mars).

11. $a-la-s\tilde{a}-joz\dot{\epsilon}$,

prã-tō-n-ṭdye-è-fã-tō-bwè.

A la Saint-Joseph, prends ton eau et fends ton bois.

tãn tr-de-mẫr fặ-plærå-pẫre-è-mẫre.

Tonnerres de mars font pleurer père et mère.

13. mã-kê-påkê-fősê-tår, l-ivêr-lê-soflê-u-ku. Si tard que soit Pâques, l'hiver lui souffle au...

14. ātrē-mār-ē-avri, lē-kòku-z-ē-mor-u-vi;

(var.) » få-sõ-ni.

Entre mars et avril (en mars ou en avril), le coucou est mort ou vivant; (var.)... fait son nid.

sắzõ-tardįva n-a-jamė-itå-vėrįva.

Saison tardive n'a jamais été improductive.

16. kā-le-planā-ne-wāņe-rā-du-mā-de-mār, le-mộtani ne-wāņe-rā-du-mā-d-avri.

Quand l'habitant de la plaine ne sème rien « du » mois de mars, le montagnard ne sème rien « du » mois d'avril.

avri-garná-su-bwė, kã-yè-på-dè-fol yè-dė-nå.

Avril garnit ses bois, quand ce n'est pas de feuilles c'est de neige.

18. kā-i-tān-ā-n-avri, i-rāplā-kāve-e-grēni.

Quand il tonne en avril, « ça » remplit caves et greniers.

116

J. DUPRAZ

19.

lé-kår-de-mé vålā-du-fmé.

Les averses de mai valent du fumier.

20. lu-şa-k-sā-fé-u-mê-dê-mé, luz-ātrē-lu-mezā. Les chats qui sont faits au mois de mai, les autres les mangent.

21.

é-rògăsyô, kã-i-mồl-lu-trắ-kõforõ, i-mồl-zērbe-è-maṣõ.

Aux Rogations, quand «ça » mouille les trois bannières, «ça » mouille gerbes et tas de foin.

22.

si plu-lė-z&r-dė-l-asãsyō, su-sã-blėsō yã-rėstė-på-yō.

S'il pleut le jour de l'Ascension, sur cent poires il n'en reste pas « un ».

23. i-fó-sē-mēfyå-du-så-d-la-sã-lōdē.

Il faut se méfier de la sécheresse de la Saint-Claude (6 juin).

23 bis.

lu-mășõ n-ātādã-på-li-köku.

variante: u-premi-mășo le-koku-z-è-dva.

Les tas (de foin) n'entendent pas le coucou. Au premier tas le coucou est parti. (Non vérifié en 1942 où les coucous chantaient encore après le commencement de la fenaison.)

- 24. kà-i-tānė-bē-dvā-la-sā-dyā, i-ne-tāne-på-aprė.

 Quand il tonne beaucoup avant la Saint-Jean (24' juin), il ne tonne pas après.
- 25. pè-uni-brāva, i-fó-k-na-félè-sé-lavá-awé-la-ròzá-du-matè-dla-sã-dyã.

 Doug devenir ielie il faut qu'une fille se lave avec la rosée.

Pour devenir jolie, il faut qu'une fille se lave avec la rosée du matin de la Saint-Jean.

26. i-fo-kuli-la-folè-dè-nwire lè-zà-dla-sã-dyã. Il faut cueillir la feuille de noyer le jour de la Saint-Jean.

27.

u-må-de-me, na-fre; u-må-de-jwe, plä-le-pwe; u-må-de-jule, plā-tô-bonè; u-mā-d¹u, tā-k-õ-n-ā-vu.

Au mois de mai, une fraise; au mois de juin, plein le poing; au mois de juillet, plein ton bonnet; au mois d'août, autant qu'on en veut.

28. ez-aviro-d-la-mådlana, i-tane-toze.

Aux environs de la (Sainte-) Madeleine (23 juillet), il tonne toujours (Sainte Madeleine est la patronne de Saxel).

29. kā-i-plu-a-l-amu, ya-prœ-rāve-è-prœ-rkūr.

Quand il pleut à la mi-août, il y a assez de raves et assez de regain.

30. 'a-la-sã-bartlèmi, fã-tõ-bær-e-prã-tō-mi.

A la Saint-Barthélemy (24 août), fonds ton beurre et prends ton miel.

3 I . lé-véprèné-du-må-d-u trāpā-lu-saz-è-lu-fu.

Les soirées du mois d'août trompent les sages et les fous.

- 32. tā-de-nolé-du-mā-d-u, tā-de-nevé-du-mā-d-avri.

 Autant de « brouillards » du mois d'août, autant de « neigées » du mois d'avril.
- 33. se-luz-åbre-venā-zone-dæra, ô-n-ara-l-iver-tår.
 Si les arbres (de)viennent jaunes tôt, on aura l'hiver tard.
- 34. lu-pwåtriner-mæra kā-luz-åbre-fòlā-bē-defòlā.

 Les poitrinaires meurent quand les arbres feuillent ou défeuillent.

a-la-sã-martē, la-vaṣ-u-lē; le-pẫté-pe-lu-ṣemē sa-kõpãna-plãna-de-vē.

A la Saint-Martin (11 novembre), la vache au lien; le pâtre par les chemins, sa sonnette pleine de vin.

36. a-la-sã-marte, ya-tozœr-ō-sótā pèke-marte-pōce-fènâ-pè-s-n-åne.

A la Saint-Martin, il y a toujours un été pour que Martin puisse faner pour son âne.

37.

kā-luz-arvā-sā-mu, luz-ėpi-sā-fu.

Quand « les Avents » sont mouillés, les épis sont fous (vides).

38. nå-d-arvã dure-lõtã.

Neige d'Avent dure longtemps.

39. a-şalādē-lu-muṣō, a-pāki-lu-dlafō.

A Noël les moucherons, à Pâques les glaçons.

40. kã-ō-surtá-dla-měsa-dla-miné, fó-égéti-l-ūvřa-ki-få; syè-lè-vã, i-sara-na-sèzō-dè-vã; syè-la-bɨze, i-sara-na-sèzō-de-bɨze.

Quand on sort de la messe de minuit, il faut regarder l'air qui souffle; si c'est le vent (du Midi), ce sera une année de vent; si c'est la bise, ce sera une année de bise.

a-la-sāt-étyānė, sė-l-bu sė-molė-la-bota, l-om-sė-mol-la-pota.

A la Saint-Étienne (26 décembre), si le bœuf se mouille la botte, l'homme se mouille la lèvre.

- 42. kã-i-få-ô-bun-iver, i-få-ô-bô-sótā.

 Quand il fait un bon hiver, il fait un bon été.
- 43. lè-vã-zè-mã-lè-vilè-fène, é-ne-kore-på-pè-rã. Le vent est comme les vieilles femmes, il ne court pas pour rien.
- 44. la-ploze-ànoye-tozæ-kā-le-vē.

 La pluie ennuie (gêne) toujours quand elle vient.
- jamė-la-ploz-du-matē "n-a-arėtå-lė-pėlėrė. Jamais la pluie du matin n'a arrêtė le pèlerin.
- 46. jamé-bō-pèlrināze n-sè-fé-sā-plòze.

 Jamais bon pèlerinage ne s'est fait sans pluie.
- 47. zē-dė-nūtrėdamė nė-låsā-léz-édyè-u-syèl. Point de Notre-Dame ne laissent leur eau au ciel.
- 48. lė-nūtrėdamė nė-låsã-jamė-lė-tã-mã-i-lė-trūvã.

 Les Notre-Dame ne laissent jamais le temps comme elles le trouvent.

49. kā-i-bŏtŏl, ye-sin-k-la-ploz-vu-drå.

51.

Quand l'eau fait des bulles, c'est signe que la pluie « veut » durer.

50. kã-lu-polê ṣātā ātrē-fē-ær-e-nu-wære i-plu-dyā-le-vātkatr-ære.

Quand les coqs chantent entre cinq heures et neuf heures (du soir), il pleut dans les vingt-quatre heures.

arkāsyèl-du-matē få-vri-lu-mulē ; ou få-vardēyi-lu-ṣemē ; arkāsyèl-dla-vėprenå få-vardēyi-lu-prå.

Arc-en-ciel du matin fait tourner les moulins; ou fait verdoyer les chemins; arc-en-ciel de l'après-midi fait verdoyer les prés.

52. apré-la-zalå, la-lavå.

Après la gelée, la « lavée ».

- 53. yé-le-redæ-a-pæté, i-zåle-lé-fåve-su-le-fwa!

 C'est le redoux a pæté (nom propre), ça gèle les fèves sur le feu!
- 54. kā-i-vu-rdæfi, la-suṣ-tôbi-ba-pè-la-simenā, lez-aran-filā.

 Quand il « veut » radoucir, la suie tombe en bas par la cheminée, les araignées filent.
- 55. s-kē-rēvīr-l-só rvīr-la-frā.

 Ce qui protège du chaud protège du froid.
- 56. lu-dvādrė-sā-tò-bō-bē-tò-mādrė. Les vendredis sont tout bons ou tout mauvais.
- 57. l-ā-zè-bē-lā. L'an est bien long.
- 58. õ-n-aștė-på-lė-tā-a-l-õsė.
 On n'achète pas le temps à l'once.
- 59. ya-adė-prà-zà-dėri-molė ou : dėri-ėwėro.

 Il y a encore assez de jours derrière (le) Môle ou derrière (les)

 · Voirons.
- 60. lė-tā-pardu nė-sė-ratrapė-på. Le temps perdu ne se rattrape pas.

J. DUPRA

61.

sé-k-atā per-sõ-tā.

Celui qui attend perd son temps.

II

La vie matérielle.

Travail.

62.

dīri-è-fārē sā-pā-frārē.

Dire et faire ne sont pas frères.

- 63. sé-k-a-d-l-ovråze z-a-du-pā ou yāwe-ya-d-l-ovråze ya-du-pā. Celui qui a de l'ouvrage a du pain ou où il y a de l'ouvrage il y a du pain.
- 64. sé-k-få-tò-s-n-ovråze meze-tò-sō-pā.
 Celui qui fait tout son ouvrage mange tout son pain.
- 5. sé-kè-vu-kokrā: āda! sé-kè-vu-rā: māda!

Celui qui veut quelque chose : « Va »! Celui qui ne veut rien : « Demande »!

- 66. k-a-afårè-i-pāsè. Qui a affaire y pense.
- 67. sé-kè-vu-lè-fwa lè-sérsè-awé-lè-då.

 Celui qui veut le feu le cherche avec le doigt.
- 68. fó-i-mètre-lu-katre-dá-è-le-pæze.
 (Il) faut y mettre les quatre doigts et le pouce.
- 69. sé-k-låse-fåre låse-burlå-sa-mēzô. Celui qui laisse faire laisse brûler sa maison.
- 70. yè-på-pèr-ō-ṣvó k-ō-lāse-a-laborā.

 Ce n'est pas pour un cheval qu'on laisse à labourer.
- 71. l-ovråzė-fė n-va-rã-sarsi vè-sė-k-è-t-a-fårė. L'ouvrage fait ne va rien chercher vers celui qui est à faire.
- 72. õ-nė-pærtė-på-l-ovrāzė drėmi-awé-sė.
 On ne porte pas l'ouvrage dormir avec soi.
- 73. õ-få-mã-i-vē-dē-fårē.
 On fait comme il (con)vient de faire.

- 74. kã-yè-byē-kmãea yè-mètya-fé. Quand c'est bien commencé c'est moitié fait.
- 75. yè-t-ã-n-āfornã k-ő-få-lu-pã-ryã. C'est en enfournant qu'on fait les pains ronds.
- 76. yè-på-lè-matē-dla-fēra k-ò-n-āgrés-sô-pwèr. Ce n'est pas le matin de la foire qu'on engraisse son porc.
- 77. s-kė-trānė-trė få-lė-pā-måru. Ce qui traîne trop fait le pain lourd.
- 78. la-kwēta-mezē-l-éplá. La hâte mange l'avance (qu'on a à travailler).
- 79. dépăși-tè-z-è-krèvâ, trè-prèsâ-la-ţywâ. Dépêche-toi est crevé, trop pressé l'a tué.
- 80. yè-rā-de-köri, yè-darvå-a-tā. Ce n'est rien de courir, c'est d'arriver à temps.
- 81. yė-rā-dē-kŏri, yė-dsė-lėvå-præ-matē (ou : lē-prēmi). Ce n'est rien de courir, c'est de se lever assez matin (ou : le premier).
- 82. yè-jamé-trè-tår pè-bê-fåre. Il n'est jamais trop tard pour bien faire.
- 83. sé-kè-traval-på-pölā traval-karkā.
 Celui qui ne travaille pas poulain travaille rosse.
- 84. ya-zē-dē-sò-mětyé, ya-rā-k-dé-sòt-zā. Il n'y a point de sot métier, il n'y a rien que des sottes gens.
- 85. i-fó-k-l-éta pérèsé-lé-métre. Il faut que l'état nourrisse le maître.
- 86. l-ēta-kē-få-pūr-u-mētrē, i-n-fó-på-lē-fāre. L'état qui fait peur au maître, il ne faut pas le faire.
- 87. õ-ne-pu-på-plærå e-menå-l-ega.
 On ne peut pas pleurer et conduire la jument.
- 88. õ-n-pu-på-ėtrė u-fŏr-è-u-mulē.
 On ne peut pas être au four et au moulin.
- 89. doze-meti, trèze-mizere.

 Douze métiers, treize misères.

- 90. pè-travali, i-fó-prādrè-dé-zā-dè-tābla è-på-dé-zā-dè-sāka.

 Pour travailler, il faut prendre des gens de table et non des gens de besace.
- 91. i-n-fò-på-ɛwå-ā-vèyā-lè-třé, mã-lu-vyò-pik.

 Il ne faut pas suer en voyant le trait comme les vieux chevaux.
- 92. alė-åmė-l-ovråzė-fé è-la-spa-kwęta. Il aime l'ouvrage fait et la soupe cuite.
- 93. õ-môvé-òvri n-a-jamé-zē-dē-bun-uti. Un mauvais ouvrier n'a jamais point de bon outil.
- 94. yè-lu-pwã-a-la-loda, lu-katre-fã- l-ona.

 Ce sont les points à la Claude, les quatre font l'aune.
- 95. mafunri-divêr mafunri-de-fêr. Maçonnerie d'hiver, maçonnerie de fer.
- 96. yè-t-u-pi-du-mure k-ō-kunè-lè-mafō. C'est au pied du mur qu'on connaît le maçon.
- 97. yè-lu-sèlòti

 kè-vã-a-l-édyè awé-dé-pani.

 Ce sont les fabricants de seilles qui vont à l'eau avec des paniers.
- 98. yè-på-sé-kè-fène kè-mèze-lè-mé-dè-fã. Ce n'est pas celui qui fane qui mange le plus de foin.
- 99. yè-på-tò-lu-gru-svó kè-labærā. Ce n'est pas tous (seulement) les gros chevaux qui labourent.
- 100. ò-va-ã-ṣā trè-yāzē-ã-sa-vya, kã-õ-n-è-gamē, kã-ô-n-è-pi-maryå, pwê-kã-õ-n-è-vyò.

 On va « en champ » trois fois dans sa vie, quand on est enfant, quand on est « seulement » marié, et quand on est vieux.
- 101. ptita-serde, lwã-le-pēze.
 Petite charge, loin elle pèse.
- 102. yè-tozè-la-kawā k-è-lè-pè-må-a-èkòrsi.
 C'est toujours la queue qui est le plus difficile à écorcher.

103. ya-bē-a-fåre yåwe-ya-rã-de-fé. Il y a bien à faire là où il n'y a rien de fait.

Persévérance.

104. $i-f\acute{o}-tri-lu-dy\~{o}$ $a-s\~{a}-y\~{o}$.

Il faut tirer les joncs un par un.

- 105. a-fūrs-d-épi õ-få-sa-dlěna. A force d'épis on fait sa glane.
- 106. (dè) pti-t-a-pti (ou pti-za-pti) l izé-få-sô-ni. (De) petit à petit l'oiseau fait son nid.
- 107. a-fūrs-d-awulnå, lė-bu-surtå-dla rå.

 A force d'aiguillonner, le bœuf sort de la raie.
- 108. i-vēdra-præ, la-kawa-u-şa zè-bē-vnuwa.

 Cela wiendra assez, la queue « au » chat est bien venue.
- 109. õ-n-pu-på-fåri-bèri-õ-n-åni-k-na-på-så.

 On ne peut pas faire boire un âne qui n'a pas soif.

Biens; richesse, économie, dettes.

- 110. i-vå-mė- s-adrėsi u-bõ-dyće k-a-su-sē. Il vaut mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints.
- Il vaut mieux se tenir que de courir.
- 112. bevnu-k-apærte.
 Bienvenu qui apporte.
- 113. tã-mé tã-myó.

 Tant plus tant mieux.
- 114. bē-mė-n-are-t-è!
 Bien plus y en aurait-il!
- 115. baļā-baļā.

 Donnant donnant.
- 116. ô-nê-prã-rã-pè-rã.
 On ne prend rien pour rien.
- 117. ō-n-a-rā-awē-rā.
 On n'a rien avec rien.

- 118. lu-bō-kātye fā-lu-bō-z-ami. Les bons comptes font les bons amis.
- 119. i-fó-k-la-tèra fasè-lè-tèrô.

 Il faut que la terre fasse le fossé.
- 120. i-fô-fåre vya-ke-drå.

 Il faut faire vie qui dure.
- 121. yè-på-u-déri-pā k-i-fó-şawèyi-sa-fornå. Ce n'est pas au dernier pain qu'il faut ménager sa fournée.
- 122. Õ-nė-pu-på-avå lė-fã-è-lėrba.

 On ne peut pas avoir le foin et l'herbe.

 Var.: s-t-i-prã-ã-nėrba, t-y-aré-på-ã-fã.

 Si tu « y » prends en herbe, tu n'« y » auras pas en foin.
- 123. i-fd-bô-vīvre ā-lutær-dé-rese; s-i-te-baļā-rā, i-te-dmādā-rā.

 Il fait bon vivre autour des riches; s'ils ne te donnent rien, ils ne te demandent rien.
- 124. kè-fråre-è-fråre, sé-k-a-dl-arzà la-gårde. Qui est frère est frère, celui qui a de l'argent « la » garde.
- 125. l-arzà-vèdrè-bè-d-na-mèrda, lè-flère-på.

 L'argent viendrait « bien » d'une m...., « elle » ne pue pas.
- 126. l-arzã-n-a-zē-dē-kawa. L'argent n'a pas de queue.
- 127. såkô-par-se, le-bô-dyé-pè-tó.

 Chacun pour soi, le bon Dieu pour tous.
- 128. s-k-è-sene è-sene. Ce qui est sien est sien.
- 129. sé-ke-få-la-spa få-sn-ékwala. Celui qui fait la soupe fait son écuelle.
- 130. i-n-fó-på-mètre-tó-suz-uwa dyã-le-mime-pani.
 Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier.
- 131. i-fó-gardå-õ-prè-pè-la-så.
 Il faut garder « un » poire pour la soif.
- 132. i-fó-savá-kori-le-sa-de-sn-ékwala.

 Il faut savoir chasser le chat de son écuelle.
- 133. i-fó-savå-dė-kē-lå sõ-kuté-kŏpė.
 Il faut savoir de quel côté son couteau coupe.

- 134. a-svó-denå ō-n-égéte-på-la-dā.
 A cheval donné on ne regarde pas la dent.
- 135. m-i-prēte m-i-děne.

 (Qui) m'« y » prête m'« y » donne.
- 136. fu sė-kė-prėtė-n-ėpę̃ga, kò-p-fu sé-kė-la-rã.

 Fou celui qui prête une épingle, encore plus fou celui qui la rend.
- 137. nė-pu nė-då. Ne peut ne doit.
- 138. pėyi-ė-muri, õ-n-a-tozė-lė-tã.
 Payer et mourir on a toujours le temps.
- 139. kã-õ-sãzė-dė-maresó, õ-peye-lu-vyò-fer.

 Quand on change de maréchal, on paie les vieux fers.
- 140. bē-robå nė-profitė-på. Bien volé ne profite pas.
- 141. s-k-è-nèya nè-profite-a-nô. Ce qui est noyé ne profite à personne.
- 142. *lè-jœ-n-ā-vå-på-la-ṣādēļa*. Le jeu n'en vaut pas la chandelle.
- 143. i-ne-kute-ne-fā-n-avāna. Ça ne coûte ni foin ni avoine.
- 144. sé-kè-gẫnè-õ-prŏsè rèvê-awé-sa-eemize; sé-k-lè-per rèvē-a-ku-nu. Celui qui gagne un procès revient avec sa chemise; celui qui le perd revient à c. nu.
- 145. lè-trè-meze-lè-trè. Le train mange le train.
- 146. k-a-dé-betye z-a-dé-perde. Qui a des bêtes a des pertes.
- 147. ô-pti-si-se vå-mé-k-ô-grã-si-luz-åtre.
 Un petit chez soi vaut mieux qu'un grand chez les autres.
- sé-k-a-dla-tèrā-takunè ã-n-a-tozè-trè; sè-k-a-dla-tèrā-pyapé n-ã-na-jamé-pré.

Celui qui a de la terre à tussilage en a toujours trop; celui qui a de la terre à pied de poule n'en a jamais assez.

Bien-être, repas.

149. ô-nė-pu-på-vīvrė d-lēr-du-tā.
On ne peut pas vivre de l'air du temps.

150.

yè-la-pāfe ke-mene-la-dāfe.

C'est la panse qui mène la danse.

Is 1. i-vå-mé-fåre āvyæzetå-ke-pedya.

Il vaut mieux faire envie que pitié.

ptita-měsa, bõ-dind; zē-de-vēpre, bõ-spå.

Petite messe, bon dîner; point de vêpres, bon souper.

- 153. i-ni-fó-på-bèrè-sô-kåfé-dè-drè, ô-bæzè kā-ô-n-è-mòri.

 Il ne faut pas boire son café « depuis droit », on bouge quand on est mort.
- tòtė-lé-gælė-sã-særé, la-mēna-è-latye-u-lé.

Toutes les bouches sont sœurs, la mienne et celle du loup.

- 155. yè-på-awé-l-èdyè-tlåra k-õ-n-ãgrès-lu-pwèr.

 Ce n'est pas avec l'eau claire qu'on engraisse les cochons.
- 156. lè-dyåblè-byè-kwé n-a-jamé-zë-fé-dè-må-a-nõ. Le diable bien cuit n'a jamais point fait de mal à personne.
- 157. s-k-yô-ne-vu-på, låtre-s-ã-kreve. Ce que l'un ne veut pas, l'autre s'en crève.
- 158. (a) fota-de-grīve o-meze-de-merle.

 (A) faute de grives on mange des merles.
- 159. i-nė-fó-på-avå-lu-jwė pė-grã-kė-lė-vātrė.

 Il ne faut pas avoir les yeux plus grands que le ventre.
- 160. tòt-anè-kè-béli pér-sa-gölå.

 Tout agneau qui bêle perd sa bouchée.
- 161. tó-lu-nô-sã-bô, purvu-k-i-nò-kreyã-på-trè-tār pè-gūtâ.

 Tous les noms sont bons, pourvu qu'« ils » ne nous appellent pas trop tard pour dîner.
- 162. kã-ò-ne-så-på-sè-kopå-lè-pã, õ-ne-så-på-lè-gåni.

 Quand on ne sait pas se couper le pain, on ne sait pas le gagner.

- 163. kā-tē-mēzrē-la-paļ-dē-tu-sabò, tē-mēzēryā-bē-sā.

 Quand tu mangeras la paille de tes sabots, tu mangerais bien cela.
- 164. õ-då-tó-mzi õ-kår-dè-fèdrè-è-dè-sarbule pèr-alå-ã-paradi.

 On doit tous manger un quart de cendres et de charbonnaille pour aller en paradis.
- lės-tė-la-mã, lè-tè-vēdra-ã-pã-blā.

Lèche-toi la main, elle te « viendra » en pain blanc.

- 166. vātre-afamå n-a-på-d-òrle. Ventre affamé n'a pas d'oreilles.
- 167. la-fã-fâ-surti-lè-lœ-du-bwè. La faim fait sortir le loup du bois.
- 168. lu-pwer-de-muni, lé-sarvate-de-kure è-lé-kuzentre, ô-n a-na-jamézê-abadâ-pè-la-kawa.

 Les porcs de meunier, les servantes de cure et les cuisinières, on n'en a jamais point soulevé par la queue.
- gru-mzyće, pti-denće.

Gros mangeur, petit donneur.

- 170. bō-fwa vå-mi-vya.
 Bon feu vaut mi-vie.
- 171. pèr-étr(e)-iré-ō-zè, i-fó-sè-maryå; pèr-étre-iré-kēzè-zè, i-fótywå-ō-pwĕr; pèr-étre-iré-tòta-sa-vya, i-fó-sè-mètre-kuřé.

 Pour être heureux un jour, il faut se marier; pour être heureux quinze jours, il faut tuer un cochon; pour être heureux toute sa vie, il faut se mettre curé.

Avarice (V. « Notes », I, p. 313, n. 2).

- 172. é-wẫŋɨ-déz-awul pè-rékoltå-dé-pāfèr.
 Il sème des aiguilles pour récolter des leviers.
- 173. é-ne-bale-på s-ke-fărê-må-a-r-õ-jwé. Il ne donne pas ce qui ferait mal à un œil.
- 174. kā-al-a-lė-svó, i-lė-fó-kò-la-brėda. Quand il a le cheval, il lui faut encore la bride.
- 175. é-ni-sèni-på-sa-farna kā-le-vā-kŏri.

 Il ne sème pas sa farine quand le vent souffle.

- 176. al-ékòrṣrè-t-ō-pyu pèr-ava-la pé. Il écorcherait un pou pour avoir la peau.
- 177. al-a-må a-la-mã-kè-děnė.

 Il a mal à la main qui donne.
- 178. é-sara-mã-lu-pwer, é-fara-du-bê k-apré-sa-more.
 Il sera comme les porcs, il ne fera du bien qu'après sa mort.
- 179. é-nė-låse kė-skè-trè-só bè-trè-pèzā.

 Il ne laisse que ce qui est trop chaud ou trop pesant.
- 180. mé-lè-dyåblè-za, mé-é-vu-avå.
 Plus le diable a, plus il veut avoir,
- 181. i-ne-fó-på-ékòrsi tò-s-kè-gra.

 Il ne faut pas écorcher tout ce qui est gras.
- 182. tòt-i-vu tòt-i-pēr.

 (Qui) tout «y» veut, tout «y» perd.

Fréquentations.

182 bis. la-kopăni mene-padre. La compagnie mene pendre.

III

La vie morale.

Sagesse, mesure.

- 183. ne-pu ne-trå. > Ni peu ni trop.
- 184. kã-yè-bõ (ou bè) yè-pré.

 Quand c'est bon (ou bien) c'est assez.
- 185. kā-i-va-bē, i-fô-alå-awé. Quand ça va bien, il faut aller avec.
- 186. *i-fó-alå-plā pèr-alå-lwā*.

 Il faut aller doucement pour aller loin.
- 187. i-fô-li-le-sa yẫw-ale-plã.
 Il faut lier le sac où il est plein.
- 188. i-ni-fó-på-pètå p-yó-kõ-n-a-lè-ku. Il ne faut pas p... plus haut qu'on a le c.:.

- 189. s-k-āraze-trā ne-dure-på. Ce qui enrage trop ne dure pas.
- 190. mězé-bő-dyá, kaka-dyåblě. Mange bon Dieu, c... diable.
- 191. trè-t-ābras mål-étrā.

 Trop embrasse mal étreint.
- 192. i-nė-fó-på-mé-ordi k-õ-nė-pu-tlærė.

 Il ne faut pas plus ourdir qu'on ne peut clore.
- 193. dmã-vēdra k-aportera.

 Demain viendra qui apportera.
- 194. apřé-dinå, mutårda. Après dîner, moutarde.
- 195. sé-kè-få-mã-sõ-vzē nè-få-nè-bē-nè-må. Celui qui fait comme son voisin ne fait ni bien ni mal.
- 196. la-krāta z-e-parto-buna. La crainte est partout bonne.
- 197. la-fyértő, bòṣẫr-z-ã-n-è-krèvő. La fierté, Bochard en est crevé.

Jugements.

- 198. såkō-sė-ewā yåw-ė-s-atātė., Chacun se sent où il se tâte.
- 199. õ-så-s-kė-ku dyā-sõ-brāzē, õ-nė-så-på-s-kė-ku dyā-sė-déz-åtrė.

 On sait ce qui cuit dans sa marmite, on ne sait pas ce qui cuit dans celle des autres.
- 200. ã-vèyã-la-bétyè, õ-vá-lè-só-k-lè-pu-fåre. En voyant la bête, on voit le saut qu'elle peut faire.
- 201. yè-tozè-l-ékové kè-trūvè-a-rdīrè-a-la-rmăs.

 C'est toujours l'écouvillon qui trouve à redire au balai.
- 202. ya-k-læ ke-ne-fã-rã ke-se-trãpã-på.
 Il n'y a que ceux qui ne font rien qui ne se trompent pas.
- 203. i-fó-prādrė-lė-tā-mā-é-vē, larzā-pè-s-kė-l-vå, luz-òm-pè-sk-i-sā.

 Il faut prendre le temps comme il vient, l'argent pour ce qu'« elle » vaut, les hommes pour ce qu'ils sont.

 Revue de linguistique romane.

204. só-på-avå-vargon dè-s-k-ô-pært-a-l-édlize.

Il ne faut pas avoir honte de ce qu'on porte à l'église.

205. fó-på-prādre-d-la-vargon āw-y-ā-n-a-zē.

Il ne faut pas prendre de la honte là où il n'y en a point

Parler.

206. parlē-pu, mé-parlē-præ.
Parlons peu, mais parlons assez.

207. vir-ta-laga-sa-yaze dva-k-dire-ta-rezo.

Tourne ta langue sept fois avant de dire ta « raison ».

208. tòte-lé-vreté n-sã-på-bun-a-dire.

Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

209. ya-zē-de-mèlée-sekrè ke-sé-k-ō-gårde. Il n'y a point de meilleur secret que celui qu'on garde.

210. sé-ke-répã

Celui qui répond « apond » (entretient la dispute).

211. i-ne-fó-på-avå-mé-de-blaga kè-d-éfé.

Il ne faut avoir plus de jactance que d'effet.

212. kôplimã-lã fã-lu-zàr-kôre.
« Compliments » (discours) longs font les jours courts.

213. ke-di-rã kōsã. Qui ne dit rien consent.

214. s-kė-vå-på-dė-dirė nė-vå-på-dė-fårė. Ce qui ne vaut pas d'être dit ne vaut pas d'être fait.

215. i-få-bô-næri āfā-kē-pārlē.
Il fait bon nourrir enfant qui parle.

216. õn-òm-avarti ã-vå-du. Un homme averti en vaut deux.

217. la-féta-pasāyē, bagē-lē-sē.

La fête passée, vantons le saint.

218. i-ső-bē-etre-låse pè-på-promètre.

Il faut être bien lâche pour ne pas promettre.

apré-rfūza mūza.

Après refus, muse.

- 220. ôn-atrapė-pė-vit ô mātrer-k-õ-volær.
 On attrape plus vite un menteur qu'un voleur.
- 221. st-ètyå-as-rekulā mā-t-é-reprenā, yare-zē-de-mērde pè-lu-semē.

 « Si tu étais aussi recueillant que tu es reprenant, il n'y aurait point de m.... par les chemins ».
- 222. tó-lu-sē-kē-zapā nē-mūrzā-på.

 Tous les chiens qui aboient ne mordent pas.
- 223. y-ã-na-mã-la-mã, yã-mètã-mã-lè-bré.
 Il y en a comme la main, ils en mettent comme le bras.
- 224. i-kmās-pė-na-rēgòla, i-furnā-pè-na-rvena. Ça commence par une rigole, ça finit par un ravin.

Méfiance.

- 225. tò-s-kē-brile n-è-på-ōr.

 Tout ce qui brille n'est pas or.
- 226. sé-k-ātā-k-na-tlòs n-ātā-kō-sō.

 Celui qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son.
- 227. tòtė-lė-rmăs-nūve rmăsā-bē.

 Tous les balais neufs balaient bien.
- 228. sé-ke-kate-su-luz-âtre pu-kata-du-yāze. Celui qui compte sur les autres peut compter deux fois.
- 229. i-fó-sè-méfyå déz-édyè-mærte. Il faut se méfier des eaux mortes.
- 230. lu-vré-ami sã-p-rå-k-lu-tlòsi. Les vrais amis sont plus rares que les clochers.
- 231. i-ne-fó-på-se-dézabli dvā-k-alå-dremi.
 Il ne faut pas se déshabiller avant que d'aller se coucher.
- 232. ãtrė-sizė-ė-boso, i-nė-fo-på-dirė-sa-rėzo.

 Entre haie et buisson, il ne faut pas dire son propos.
- 233. kã-õ-prèze-du-lée, é-surtá-du-bwé ou : ale-déri-lè-bòsõ.

 Quand on parle du loup, il sort du bois ou : il est derrière le buisson.
- 234. pu-sė-mętlė, pu-rã-kątyė.

 (De) peu se mêle, (de) peu rend compte.

- 235. lu-fu-z-ā-burlå-tlūze.
 Les fous ont brûlé Cluses.
- 236. tó-lu-kuté-de-fu kopã-byē.

 Tous les couteaux de fous coupent bien.
- 237. s-k-è-bē-aeurâ nė-rīskė-rā. Ce qui est bien assuré ne risque rien.
- 238. lė-papi-z-è-mã-l-ane, è-pærte tò-s-k-õ-lè-má-dsu. Le papier est comme l'ane, il porte tout ce qu'on lui met dessus.

Entr'aide, charité.

- 239. kā-tò-lè-môdè-s-ēdė, nō-n-sè-krèvė.

 Quand tout le monde « s'aide », personne ne se crève.
- 240. tôté-lé-earité n-sã-på-dè-pã.

 Toutes les charités ne sont pas de pain.
- 24 I . i-fó-k-na-mã lavá-l-átra. Il faut qu'une main lave l'autre.
- 242. s-kê-surtá-pè-la-pærta retre-pè-la-fnetra. Ce qui sort par la porte rentre par la fenêtre.
- 243. sé-kè-få-la-earitå a-pè-rèsè-kè-sè, lè-dyåblè-sã-mòkè. Celui qui fait la charité à plus riche que soi, le diable s'en moque.
- 244. bē-z-ā-få, må-z-ā-vē.

 Bien (tu) en fais, mal (il) en vient.
- 245. fasi-du-bē-a-ō-sē, é-s-rvīr pwé-é-vò-mūre.
 Faites du bien à un chien, il se retourne et il vous mord.
- 246. kã-ô-n-åmė-på-ô-sẽ, é-noz-a-tozæ-mūr pwé-k-é-na-på-pi-zapå.

 Quand on n'aime pas un chien, il nous a toujours mordus, quoiqu'il n'ait pas seulement aboyé.
- 247. la-rākuna-dé-mādlāno pwe-la-rākuna-de-kure, i-fâ-de-bo-solār. La rancune des Madlénon et la rancune des curés, cela fait de bons souliers.
 - 1. Vieille famille de Saxel.

Caractères.

- 248. låbrė-tōbė du-lå-k-é-pāsė. L'arbre tombe du côté où il penche.
- 249. lè-rtalô nè-rvůlė-på-lwã-du-trã. L'éclat ne vole pas loin du tronc.
- 250. lu-svó-kė-mūrzā nė-mūrzā-på-læ-mėtrė. Les chevaux qui mordent ne mordent pas leur maître.
- 251. i-få-må-avå-ŋō-læ.

 « Il fait mal avoir nom loup ».
- 252. i-ne-fó-på-sarsi-lu-pyu parmi-la-pal.

 Il ne faut pas chercher les poux parmi la paille.
- 253. k-a-på-bun-ëspri z-a-buna-pyöta. Qui n'a pas bonne mémoire a bonne(s) jambe(s).
- 254. é-n-a-på-ēvātå-la-pædra. Il n'a pas inventé la poudre.
- 255. é-nè-så nè-vri-nè-mòlå. Il ne sait ni tourner ni aiguiser.
- 256. é-kõprã-tozæ-tåra-pè-båra.
 Il comprend toujours tare pour barre.
- 257. la-eăse le-kore-apre. La chance lui court après.
- 258. sė-lė-dyāblė-z-ā-så-mė-k-lu, yè-pask-ale-pė-vyò. Si le diable en sait plus que lui, c'est parce qu'il est plus vieux.
- 259. é-så-ătri-lèdye su-sô-mulē.
 Il sait attirer l'eau sur son moulin.
- 260. alė-mā-lė-tyčvrė; kā-ė-nė-få-på-lė-må, ė-lė-pāse.

 Il est comme les chèvres; quand il ne fait pas le mal, il le pense.
- 261. é-fare-bătre-sā-kmune.
 Il ferait battre sept communes.
- 262. é-ni-vå-på-mé-k-é-ne-pèze.

 Il ne vaut pas plus qu'il ne pèse.

- 263. i-vå-mé-lè-pédre kè-d-lè-trovå.

 Il vaut mieux le perdre que de le trouver.
- 264. é-farè-pèri-du-vnegre.

 Il ferait aigrir du vinaigre.
- 265. mã-k-ō-svó-föse-malē, é-trūve-sa-brēda. Si méchant que soit un cheval, il trouve sa bride.
- 266. i-ni-fó-på-li-gratå-yåwi-i-li-mūr-på.

 Il ne faut pas le gratter où «ça» ne « lui » démange pas.
- 267. é-vu-tozà-savá lè-kòrè-è-lè-lā.
 Il veut toujours savoir le court et le long.
- 268. é-ni-vu-på-avå-d-la-laga pè-fåri-lè-těr.

 Il ne « veut » pas avoir de la langue pour faire le tour.
- 269. é-ne-prèze-ne-mwēne.

 Il ne parle ni ne meugle.
- 270. i-vå-mé-lè-sardi kè-d-lè-næri, Il vaut mieux le charger que de le nourrir.
- 271. al-a-p-sŏvã-fōta-dē-mzi kē-d-kakå.

 Il a plus souvent besoin de manger que de...
- 272. é-bère-la-mèr-è-lu-pèsõ.

 Il boirait la mer et les poissons.
- 273. al-a-toz\(\hat{c}\)-p\(\bar{u}\)r, k-la-t\(\hat{e}\)ra-l\(\hat{e}\)-m\(\hat{a}\)k\(\hat{e}\).

 Il a toujours peur que la terre lui manque.
- 274. al-a-tozè-kakå kā-luz-åtrė-sė-lėvā: Il a toujours... quand les autres se lèvent.
- 275. ată-tri-li-sã-d-na-pira kè-kokrã-dè-lu.

 Autant tirer le sang d'une pierre que quelque chose de lui.
- 276. é-nè-vu-på-përi!

 Il ne « veut » pas périr.
- 277. s-k-al-a-a-la-teta, é-nya-på-é-talo. Ce qu'il a à la tête, il ne l'a pas aux talons.
- 278. y-a-zē-dē-pē-eŏr k-sé-kē-vu-på-ātādrē.

 Il n'y a point de plus sourd que celui qui ne veut pas entendre.

- 279. apré-lu ò-pu-tri-la-fisèla.

 Après lui on peut tirer la ficelle.
- 280. i-fædre-prādre-yō per-asomā-lātre. Il faudrait prendre l'un pour assommer l'autre.
- 281. õ-nė-sarė-på-lėkėnė-burlå pè-pæfå-låtrė.
 On ne saurait lequel brûler pour poudrer l'autre.
- 282. lu-gru-se ne-se-mezā-pâ-ātre-læ.

 Les gros chiens ne se mangent pas entre eux.
- 283. tå-gæla tå-ku. Telle gueule, tel c...
- 284. lu-jwè-rosè vã-mzi-li-bær-u-bfè.

 Les yeux noisette vont manger le beurre au buffet.
- 285. yō-kè-třè-gru, y-a-tozèr-ō-bokō kè-n-vå-rā.
 Un qui est trop gros, il y a toujours un morceau qui ne vaut rien.

Le mariage.

- 286. lé-felè-sã-mã-lu-svó, i-nê-såvã-på-læ-smetire.

 Les filles sont comme les chevaux, elles ne savent pas (où est) leur cimetière.
- 287. õ-n-è-p-vit-må-maryå kè-bè-lŏzya.
 On est plus vite mal marié que bien logé.
- 288. a-lédlīze i-se-fâ-mé-de-mādre-pas ke-dê-bune.

 A l'église il se fait plus de mauvais marchés que de bons.
- 289. i-ñe-fó-på-se-maryå sã-mzerå-sõ-sapé.

 Il ne faut pas se marier sans « mesurer son chapeau ».
- 290. i-nė-fó-på-mé-dė-fmalė-dyā-na-mėzô k-y-a-dė-kmåtlė.

 Il ne faut pas plus de femmes dans une maison qu'il n'y a de crémaillères.
- 291. l-āvya-d-sē-maryå prā-as-rè-k-la-dē-kakå. L'envie de se marier prend aussi vite que celle de...
- 292. kà-õ-n-è-på-maryé, i-mãkè-rã-k-õ-n-òm; kã-õ-n-è-maryé, i-mãkètò k-l-ŏm.

Quand on n'est pas mariées, il ne manque rien qu'un homme; quand on est mariées, il manque tout, sauf l'homme. 293. o-få-l-epæza awé-la-fele-k-o-n-a.
On fait l'épouse avec la fille qu'on a.

294. pè-sè-marya, i-fó-k-na-fèle sa e-fare-na-tærs, na-murnire pwé-ò-sā-a-trè-kwē.

Pour se marier, il faut qu'une fille sache faire une « torche », un filet et un sac à trois coins.

295. yè-tera kè-få-maryå-mèrda.

C'est terre qui fait marier m...

296. i-vå-mė-maryå-na-fėlė k-a-sa-cėmizė-nwåyė-su-lė-ku k-na-rėsė.

Il vaut mieux épouser une fille qui a sa chemise nouée « derrière » qu'une riche.

297. bõ-plã,
plāta-ta-veņė;
bõ-sã,
marya-ta-fėlė.

Bon plant, plante ta vigne; bon sang, marie ta fille.

298. tó-lu-brāzè-z-ā-læ-kvētle.

Toutes les marmites ont leur couvercle.

299. yè-lé-livre ke-vã-é-rfô. Ce sont les lièvres femelles qui « vont aux » lièvres màles.

300. i-fó-se-veli k-la-rozá-ne-tőbá-på-su lé-fele.

Il faut « se veiller » que la rosée ne tombe pas sur les filles.

301. l-abelmā-du-sædår, lé-fěne-z-ã-sà-tòtè-fülè. L'habillement du soldat, les femmes en sont toutes folles.

302. kã-ô-n-a-pardu-ô-bun-ami, ô-fò-ô-ku-dē-pi-a-ô-bosô, yã-surtå-di.

Quand on a perdu un bon ami, on donne un coup de pied à un buisson, il-en sort dix.

303. a-vāt-à ò-prā-kwi-ō-vu, a-vātfē kwi-ō-pu, a-trāta kwi-nò-vu.

A vingt ans on prend qui on veut, à vingt-cinq qui on peut, à trente qui nous veut.

304. prā-tō-vzê-a-nu-dēfo ptu-kè-l-étrāzi; sė-nā-na-di, fó-på-lè-lasi.

Prends ton voisin à neuf défauts plutôt que l'étranger; s'il en a dix, il ne faut pas le laisser.

- 305. latye-ke-reste-a-marya ne-vu-pa-resta-a-atera.

 Celle qui reste à marier ne « veut » pas rester à enterrer.
- 306. kã-ya-dé-pôlè, lé-pòlal-nê-sãtã-på.

 Quand il y a des coqs, les poules ne chantent pas.
- 307. jamé-bō-pœ n-a-itå-gra. .

 Jamais bon coq n'a été gras.
- 308. kã-ō-såmè-byê, ōn-a-tozæ-pré-plas.

 Quand on s'aime bien, on a toujours assez de place.
- 309. l-amètya-vē-pré-só-lè-lāfwa. L'« amitié » vient assez sous le drap.
- 310. du-ku-k-se-sā-vyu se-fā-sa-t-ā-la-réverāse.

 Deux c.. qui se sont vus se font sept ans la révérence.

La beauté.

- 311. la-bótå-z-è-t-ō-mrèyά-dè-fu. La beauté est un miroir de fou.
- 3 1 2 . la-bôtå-sè-mèzè-på-ã-salāda. La beauté ne se mange pas en salade.
- 313. bela-ruza devē-grataku.

 Belle rose devient grattecul.
- 314. yō-kė-prā-na-bråva-fěna zā-prā-dawė. Un qui prend une jolie femme en prend deux.
- 315. yō-kè-prā-na-dywāna-fĕna pwé-k-a-na-vīlē-mēzō z-a-dē-l-ovrāzēpè-tota-sa-vya. Un qui prend une jeune femme et qui a une vieille maison a de l'ouvrage pour toute sa vie.
- 316. kã-ô-prã-ô-n-òm, i-ne-fó-på-le-prādre-trè-lede pè-kô-pôce-le-menå-a-la-fera.

 Quand on épouse un homme, il ne faut pas le prendre trop laid pour qu'on puisse le mener à la foire.
- 317. yè-la-ploma ke-refâ-l-izé. C'est la plume qui refait l'oiseau.
- 318. jamé-gru-tloși n-a-rdéfé-pti-vlāze.

 Jamais gros clocher n'a enlaidi petit village.

En ménage (V. « Notes », I, p. 313).

- 319. i-ni-fó-på-lasi-paså-lalās-p-ba-k-la-nil s-ō-vu-på-kè-l-ŏm-nò-buså. Il ne faut pas laisser passer l'alliance plus bas que la phalange si on ne veut pas que l'homme nous batte.
- 320. latye-ke-så-démétlå-na-flöta-de-läna sã-la-sætå, le-så-dékoléri-s n-om.

Celle qui sait démêler un écheveau de laine sans la couper, elle sait « décolérer » son mari.

321. y-a-partò-dé-rèzõ, juskê-vè-lé-kure.

Il y a partout des « raisons » (dissentiments), jusque « vers » les cures.

322. $\tilde{z}e-de-mez\tilde{z}$ $\tilde{s}a-rez\tilde{z}$.

Point de maison sans « raison ».

- 323. la-folè-de-trāble, la-kaw(a)-é-tyèvre, la-lāga-a-lé-fène, yè-trè-sūze k-n-ā-jamé-zē-de-rēta.

 La feuille de tremble, la queue « aux » chèvres, la langue « aux » femmes, ce sont trois choses qui n'ont jamais point de répit.
- 324. luz-òm yè-luz-òm; yã-na-zē k-ósã-lè-ku-dör. Les hommes, ce sont les hommes; il n'y en a point qui aient le c... d'or.
- 325. i-fó-alâ-dremi trè-yāze-sat-ã-awé-ôn-òm pè-le-kunetre.

 Il faut aller coucher trois fois sept ans avec un homme pour le connaître.
- 326. tó-luz-òm-z-ā-na-brůza-u-ku; kā-le-bürle-på, le-fôme.

 Tous les hommes ont une braise au c..; quand elle ne brûle pas, elle fume.
- 327. tã-kô-n-òm-pu-abadå-na-pŏlal-pè-la-kawa, alè-bõ.

 Tant qu'un homme peut soulever une poule par la queue, il est bon.
- 328. lė-l-a-prå-pė-su-pėsya, lė-lė-gårdė pė-sa-pėnitāsė. Elle l'a pris pour ses péchés, elle le garde pour sa pénitence.
- 329. lu-mò-pạsã lu-ku-kạsã.

Les mots passent, les coups meurtrissent.

330.

la-prémīrė-za-lu-ku, la-sékõda-za-lu-su.

La première a les coups, la seconde a les sous.

331.

gřu-plàryá, gřu-maryá.

Gros pleureur, gros marieur.

Les enfants.

- 332. kã-ō-s-aste-su-ō-fremeli, ō-ne-så-på keta-fremi-nòz-a-pkå.

 Quand on s'assied sur « un fourmilier », on ne sait pas quelle fourmi nous a piqué.
- 333. kã-ô-n-āmė-la-kavalri, fó-amå-l-ēfātri. Quand on aime la cavalerie, il faut aimer l'infanterie.
- 334. sé-ke-nœrá-rã n-a-rã. Celui qui ne nourrit rien n'a rien.
- 335. al-a-fé-mã-l-ane, al-a-fé pe-brave-ke-lu.

 Il a fait comme l'âne, il a fait plus joli que lui.
- 336. lu-sē nė-bātèsā-pā-dé-sa. Les chiens ne bâtissent pas des chats.
- 337. k-a-fé-lè-vé lè-lèse. Qui a fait le veau le lèche.
- Qui a fait le veau le lèche.

 338. vit-dé-dã

vit-dez-åtr-āfā. Vite des dents, vite des autres enfants.

- 339. kā-lé-feni-låvā-lé-cemize-a-la-puņa, yè-t-adā-k-i-sā-t-iræze.

 Quand les femmes lavent les chemises à la poignée, c'est alors qu'elles sont heureuses.
- 340. k-a-dé-fèlé z-a-dé-vène. Qui a des filles a des vignes.
- 341. dyā-na-famil-de-tre-garsō, ya-ō-peyizā, ō-kure, pwe-ō-volær.

 Dans une famille de trois garçons, il y a un paysan, un cure et un voleur.
- 342. luz-āfā-dē-vīlē-fènē pwē-lu-vé-dē-vīlē-vas, fó-på-lu-næri.
 Les enfants de vieilles femmes et les veaux de vieilles vaches, il ne faut pas les nourrir.

yè-lè-mal-jôli, kã-alè-furni, õ-n-ã-ri.

> C'est le mal joli, quand il est fini, on en rit (du mal d'enfant).

344. ya-jamė-zē-zu-k-na-buna-balamårė, lė-dyåblė-l-a-kò-prå.

Il n'y a jamais « point » eu qu'une bonne belle-mère, le diable l'a encore prise.

Jeunesse, vieillesse.

345. i-va-mé-de-dywāne-vé-a-la-būṣri kē-dē-vile-vaṣ.

Il va plus de jeunes veaux à la boucherie que de vieilles vaches.

sé-k-a-dé-vyo, fó-lu-gardå; sé-k-ã-n-a-ze, fó-på-luz-aṣtå.

> Celui qui a des vieux, il faut les garder; celui qui n'en a point, il ne faut pas les acheter.

- 347. i-fó-tri-dé-vyò tò-s-k-õ-pu.

 Il faut tirer des vieux tout ce qu'on peut.
- 348. i-få-bō-vni-vyò, mé-må-si-trovå.

 Il fait bon (de)venir vieux, mais mal s'y trouver.
- 349. kã-ō-vē-vyò, ô-få-mã-la-kawa-é-vé, õ-krå-ã-ba.

 Quand on (de)vient vieux, on fait comme la queue « aux » veaux, on grandit en bas.
- 350. yè-dyā-lu-vyò-brāzē k-ō-få-la-mèlé-spa. C'est dans les vieilles marmites qu'on fait la meilleure soupe.

La destinée, l'expérience, le monde.

- 351. kwi-kė-fosė-kurė, ô-sara-tozė-pārosē. Qui qui soit curé, on sera toujours paroissien.
- 352. såkô-z-a-sô-sōr. Chacun a son sort.
- 353. såkō-z-a-lé-sēnė.
 Chacun a les siennes (ses souffrances).
- 354. kã-lè-bõ-dyά-vu i-plu. Quand le bon Dieu veut, il pleut.

355. kā-la-prôma-z-è-mæra, le-tôbe.

Quand la prune est mûre, elle tombe.

356. kã-lè-bō-dyœ' bal-lè-kabri é-băl-lè-bosō-pè-lè-næri.

Quand le bon Dieu donne le cabri, il donne le buisson pour le nourrir.

- 357. lè-bô-dyæ n-ā-n-āvoyè-på-mè-k-ô-n-ā-pu-portå. Le bon Dieu n'en envoie pas plus qu'on n'en peut porter.
- 358. lè-fèlé-bril (ou lèvé) pè-tò-lè-môdé. Le soleil brille (ou « lève ») pour tout le monde.
- 359. tò-målěr-z-a-du-bô.

 Tout malheur a du bon.
- 360. tôtė-lė-mdaļ-z-ã-õ-lå-a-l-ãvěr.

 Toutes les médailles ont un côté à l'envers.
- 361. tó-lu-semē menā-a-roma.

 Tous les chemins menent à Rome.
- 362. ya-rã-de-pl-irá-kē-lu-kôtã. Il n'y a rien de plus heureux que les contents.
- 363. sé-kn-è-på-kôtā kal-al-u-kôtātyé.
 Celui qui n'est pas content qu'il aille au « contentieu ».
- 364. tò-prā-bė.

 Tout « prend bout.» (a une fin).
- 365. tò-vè-kè-pu-atādre.

 Tout vient (à) qui peut attendre.
- 366. kė-vivra vėra. Qui vivra verra.
- 367. advēdra-kē-pūra. Adviendra que pourra.
- 368. tỏ-vẽ tỏ-păs.

 Tout vient tout passe.
- 369. õ-sē-sūli-di-to k-dē-pā.
 On se rassasie de tout « que » de pain.
- 370. õn-aprã-a-vivre a-su-dépã. On apprend à vivre à ses dépens.

- 371. õ-n-ã-aprã-tó-lu-zà; la vīle-z-ã-n-aprã-kòr-ã-murã.

 On en apprend tous les jours; la vieille en apprend encore en mourant.
- 372. yè-på-é-vyò-sa kô-n-aprã-a-ratå. Ce n'est pas aux vieux chats qu'on apprend à rater.
- 373. ò-få-mã-ò-pu è-på-mã-ō-vu.
 On fait comme on peut et pas comme on veut.
- 374. yè-på-tó-lu-zà-feta. Ce n'est pas tous les jours fête.
- 375. ye-pa-tozæ-feta kā-i-sāne. Ce n'est pas toujours fête quand ça sonne.
- 376. lé-pīre-sā-partò-dure. Les pierres sont partout dures.
- 377. ya-rā-n-a-fāre awē-lu-fu. Il n'y a rien à faire avec les fous.
- 378. fu-mòda, fu-revē. Fou pars, fou reviens.
- 379. mã-tè-farè, t-arè. Comme tu feras, tu auras.
- 380. dawe-mnut-de-plezi, ô-(le-) plære-tòta-sa-vya.

 Deux minutes de plaisir, on (les) pleure toute sa vie.
- 381. ō-n-è-tozæ-kôfèya pè-la-kofyërå.
 On est toujours sali par la saleté.
- 382. y-ā-n-arīvē-jamē-dyina-solta.

 Il n'en arrive jamais (d')un(e) (malheur) seul(e).
- 383. dawe-motan-ne-se-rākotrā-på, dawe-zā-pūvā-se-rākotrā.

 Deux montagnes ne se rencontrent pas, deux personnes peuvent se rencontrer.
- 384. u-maryāzi-è-a-la-mòri, le dyāble-få-suz-efūr.

 Au mariage et à la mort, le diable fait ses efforts.
- 385. ya-zē-dē-fērē-sā-rētēr. Il n'y a point de foire sans retour.
- 386. yė-partò-k-ā-partò.
 C'est partout comme partout.

- 387. y-a-partò-dé-bun-zã. Il y a partout des bonnes gens.
- 388. såkė-pėyi-furná-sõ-mõdė. Chaque pays fournit son monde.
- 389. sākē-pēyi-z-a-sē-mūdē. Chaque pays a ses modes (usages).
- 390. i-fó-tòt-surtè-dè-zã pè-fårè-ô-mōdè.

 Il faut toutes sortes de gens pour faire un monde.
- 391. tã-de-tête, tã-d-idé. Tant de têtes, tant d'idées.
- 392. ya-bē-dé-fu-a-l-ābra kā-le-félé-kæṣē.

 Il y a bien des fous à l'ombre quand le soleil (se) couche.

TV

Divers.

- 393. i-nė-fó-på-mètrė-lė-pã-sāsudzò, lé-ròkas-veṇā.

 Il ne faut pas mettre le pain sens dessus dessous, les commères viennent.
- 394. yè-lé-fène-kòf kè-fã-la-buna-toma.

 Ce sont les femmes sales qui font la bonne tomme.
- 395. rôma-d-ăné, lè-pas-awé-la-pé. Toux d'agneau, elle passe avec la peau.
- 396. i-fǫ-sā-gōṣi
 pe-panå-ō-drēti.

Il faut sept gauchers pour « torcher » un droitier.

- 397. *i-fó-sa-dyòzè pèr-ataṣi-na-tyèvra*.

 Il faut sept Joseph pour attacher une chèvre.
- 398. sa-kodé-davó-d-na-mērda, l-é-dyè-z-è-tlåra. Sept coudées en bas d'une m... l'eau est claire.
- 399. tā-mė-ō-brafe-la-mèrda, pė-mādrė-lė-ewā. Plus on brasse la m..., plus mauvais elle sent.
- 400. yè-t-u-p-mãtœr-d-la-mèzõ k-i-fó-fåre-wâni-la-grãna-dè-rāva. C'est au plus menteur de la maison qu'il faut faire semer la graine de rave.

- 401. kã-ô-pærte-bateyi, ô-n-i-va-a-sū-frå u-bē-a-sa-vargon.

 Quand on porte baptiser, on y va à ses frais ou à sa honte.
- 402. i-n-fó-på-portå-lè-fwa-è-l-èdyè. Il ne faut pas porter le feu et l'eau.
- 403. yé-pã-pèr-épun. C'est pain pour « épougne « (un prêté pour un rendu).
- 404. yè-tò-ta-mārè-t-a-fé. C'est tout « ta mère t'a fait » (ou tel que).
- 405. deri-etre, premi-surta.

 Dernier entre, premier sort.

V

NOTES FOLKLORIQUES 1

Baptême.

Dyā-lė-tā, dyā-lė-vřé-vyò-tā, \tilde{o} -portāvė batèyi-lu-gamē dyā-lu-bři. \tilde{O} -ribātāvė-lė-bři, \tilde{o} -lė-krėvėsīvė-awé- \tilde{o} -wėlė; \tilde{o} -mėtivė-na-tærsė pwé- \tilde{o} -le-portāvė-su-la-tėta.

Apré, yè-vnu k- \tilde{o} -tnīvè-lu-gamè-su-lu-bré awé- \tilde{o} -kwèsè, só- \tilde{o} - εal ; y-avá- \tilde{o} -ribā su-lè- εal du-lå-d-la-teta.

Y-ètá-tozè-la-mārsaz kè-portāvè-l-āfe; pè-tār, kã-lé-zã-sè-sã-mètu-a-l-orgèl, y-ètá-n-ātra-fèna.

Sy-ètá-n-āfā-naturèl, la-mārsaz-prènīve-le-gamē, pwé-lalāve-tota-soleta-a-l-édlīze, apré-l-ājlus; y-ètá-lè-ke-sarvsīve-de-mårāna, pwé-le-tlèr-de-pārā; pwé-y-ètá-tò-fé-itye.

 $K\tilde{a}$ - \tilde{o} -batèyive, i-fa $\epsilon \tilde{a}$ -d-abor- \tilde{o} -kåril \tilde{o} , $pw\acute{e}$ -i-sān \tilde{a} v \tilde{a} -a- $gr\tilde{a}$ -br \tilde{a} le, $pw\acute{e}$ -i-kårilen \tilde{a} v \tilde{a} - $m\acute{e}$. S- \tilde{o} -vol \tilde{a} -k-i-sānas \tilde{a} - $gr\tilde{a}$ - $t\tilde{a}$, \tilde{o} -port \tilde{a} v \tilde{e} -a-b \tilde{e} r \tilde{e} -e-sān \acute{e} u-tloi; i-povy \tilde{a} -sān \tilde{a} - $m\acute{e}$ -d- \tilde{o} -n-era, $s\tilde{a}$ -désès \tilde{a} . Pè-lé-fele, $y\tilde{a}$ -n-a-kè-dz \tilde{i} v \tilde{a} : yè-na-fele, yè-to-bok \tilde{o} -de-fele, yè-pa-la-pāna-de-sāna.

- "Dans le temps », dans le vrai vieux temps, on portait baptiser les enfants dans les berceaux. On enrubannait le berceau, on le couvrait avec un voile; on mettait une «torche» et on le portait sur la tête.
- 1. Cf. Arnold van Gennep, En Savoie. I. Du berceau à la tombe, Chambéry. 1916.

Après, il est venu qu'on tenait les enfants sur les bras avec un coussin, sous un châle; il y avait un ruban sur le châle du côté de la tête.

C'était toujours la sage-femme qui portait l'enfant; plus tard, quand les gens se sont « mis à l'orgueil », c'était une autre femme.

Si c'était un enfant naturel, la sage-femme prenait l'enfant, puis elle allait toute seule à l'église, après l'angelus; c'était elle qui servait de marraine, et le sacristain de parrain; et c'était tout fait là · (et tout était fini).

Quand on baptisait, «ils» faisaient d'abord un carillon, puis «ils» sonnaient à toute volée, et «ils» carillonnaient «mais» (de nouveau). Si on voulait qu'ils sonnassent longtemps, on portait à boire aux sonneurs au clocher; ils pouvaient sonner plus d'une heure « sans décesser ». Pour les filles, il y en a qui disaient : c'est une fille, c'est un bout de fille, ce n'est pas la peine de sonner.

Purification.

Kã-lé-fène-z-avyã-zu-dé-gamē, y-alåvã-s-fåre-rbener dabò-k-i-povyã-sūrti. Lé-vile-dzīvã: dépasa-på-lavātè-d-ta-mèzô dvã-k- te-fåre-rbener. Latyè-k-y-alåve prènive-nåtra-fèna-awé-lè, le-mètīve-sõ-wéle. Le-saré-tåve-dabor-zò-la-tær, y-åwe-lè-kuré-vnive-la-bèni, pwé-lè-savãsīve-vè-la-tåbla-d-la-kmunõ; le-kuré-dzīve-dé-prèyirè. Õ-yåze, yã-n-a-yō-kse-trāpa; é-dzè-l òrézõ ki-dzīvā-pè-bèni-lu-råfor. Pwé-ō-balīve-si-su bè-wi-sû, pwé-õ-kmãdåve-na-mèsa.

Na-fele-k-setá-mākāye, y-alāve-pā-tò-solè-àwe-le-kuré kā-le-tornāve-ve l-édlīze. Yā-na-yina-k-atādīve só-la-tær, le-kuré-z-arva, e-pre-la-kūrda-dla-tlos pwe-é-lā-fote-t-ō-ku. Letyitye, pādi-ō-n-ā, se-tnīvā-só-la-tær le-tā-dla-mesa; yè-pi-apré k-i-reportavā-læ-sala-a-læ-plas.

Quand les femmes avaient eu des enfants, elles allaient se faire « rebénir » aussitôt qu'elles pouvaient sortir. Les vieilles disaient : (ne) dépasse pas l'avant-toit de ta maison avant que (de) te faire « rebénir ». Celle qui y allait prenait une autre femme avec elle (se faisait accompagner par une autre femme), elle mettait son voile. Elle s'arrêtait d'abord sous la tour (sous le porche), où le curé venait la bénir, puis elle s'avançait vers la table de la communion; le curé disait des prières. Une fois, il y en a un qui se trompa; il

Revue de linguistique romane.

dit l'oraison qu'ils disent (qu'on dit) pour bénir les fours à chaux. Puis on donnait six sous ou huit sous, et on commandait une messe.

Une fille qui s'était manquée, cela n'allait pas tout seul avec le curé quand elle (re)tournait vers l'église. Il y en a une qui attendait sous la tour, le curé arriva, il prit la corde de la cloche et il lui en donna un coup. Celles-ci, pendant un an, se tenaient sous la tour le temps de la messe; c'est seulement après qu'elles reportaient leur chaise à leur place.

Mort. Funérailles. « Anniversaire » 1.

Kā-i-mær-kokō-dyā-na-mezō, ō-se-depase-d-abli-le-möre dvā-k-é-fōse-rā; ō-n-étā-ò-lāfwa-prupre su-le-le, pwé-ò-le-rekæṣe; ō-le-kureze-lu-dá, ō-le-pase-ò-ṣapèlè-ā-lutær. Ō-má-ō-lēze-blā-su-la-tābla, ō-pūze-dsu-ō-kresefi, la-benita-ṣādēla u-bē-na-velæza, ō-vēre-dēdye-benita-awé-ò-bè-de-ramó. Luz-ātreyāze, ō-būṣīve-la-fnētra; yŏra ō-tire-lu-vātó; ō-n-aréte-le rlòze; ō dute-lé-kōpāne-é-bētye; ō-va-mètre-ō-krépe-ez-avele sō-n-ā-na, pwé-ō-va-fåre-sānā la défnā. Syè-t-ō-n-ōm-k-è-mŏre, i-sānā-nu-ku-awé-la-gru-sa-tlos; syè-na-fēna, yè-t-awé-la ptita; pwé-apré, i-sānā-a-grā-brāle.

Dyā-le-tā ò-ne-fasắ-zē-fārė-dė-letrė; yã-n-avắ-yô, ô-parã-bē-ō-vzẽ, k-alåve-avarti-lu-parà dyå-lé-kmune-vezene. I-le-falå-bē-tò-le-zà pè-fāre-sa-korsa.

Yã-n-a-kokô kè-vèŋã-lè-zè pè-sèŋi-lè-more. Pwé-la-né, i-vê-dé-vzē-pè-vèli; i-sastā a-la-kuzṭna, pwé-dabituda i-blagā-tota-la-né, i-p²ṭzã-dè-tò-kè-du-mòre; mimamā kòkṣyāzē-i-rɨyã kã-yè-t-ō-möre-kè-få-på-fota. Parvè la-miné-òn-æra ō-læ-få-fārē-la-kòlăɛō. La dérire-né yè-lu-portyæ-kè-vèlā. Ŏ-ne-prènive-på-lukålè-k-i-fus mã-portyæ; sè-lè-more-n-ètå-på-maryå, ô-dmādåvē-dé-garsô-a-pu-pré-dè-s-n-ājē; s-altā-maryå ô-dmādåvē-déz-òm.

Pwė ô-mắ-lè-more-ã-byṭre; kã-ô-n-a-pur-k-é-sè-wẫdè, õ-mắ-du-rasê-dzŏ, luz-atreyẫze õ-mtẫyè-mimamã-dé-fēdre; yọra i-jipã. Õ-tlulẫvè-la-byṭre; yorādrè ò-frème-awé-dé-kroṣe bẽ-dé-vis. Õ-la-pūze-su-ō-bã, õ-la-krèvè awé-lè-pè-brẫve-lãfwa k-õ-n-öse-a-la-mezō; y-ã-n-avá-kè-fa-cã-fůrè-ô-lãfwa-dè-brẫva-tệla pè-kã-y-arvẫvè-kồkrã.

La vėl-d-l-ātèramā, apré-l-ājlus, i-sānā-la-mūda.

1. Cf. A. Duraffour, Choses et mots du vieux Forez, dans Mélanges offerts au comte de Neufbourg, Fondation Georges Guichard, Feurs, 1942, p. 45.

Lė-kuré-vē-fārē la-lèvậ-du-kốr (ou lệva-du-kốr) a-la-mèzõ. Kã-alètre, õ-prã-na-sarvita-blăṣe k-õ-pas-su-lu-bré-dla-kwurè, pwé-k-õn-ataṣderi. Pwé-é-pas-lè-prèmi. Dabore apré-lè-more yã-na-yina kè-pré-parā
kè-tē-lè-sīre-almå. Dēri, ya-tó-lu-parã; luz-ātreyāzē i-portāvā-tó-ṣākō
yina-dé-vã-sādēle kō-n-avá-aṣtâ; ô-lé-lé-prènīve ãn-arvã-só-la-tær pèlé-mètre-su-lu ṣādèli. Ora õ-lé-pærte-a-l-édlize dvã-lātèramã; ò-n-ãbale-rã-kyina-u-kuré, lè-pe-grūsa-ke-lèz-ātre. A-l-édlize latye-ke-tē-lè-sire
se mè-da-zenæ-su-na-sala déri-le-bã-dé-more. A sasé ya-kāk-òm-ke-vãa-l-ātèramã-d-lœ-fèn, yè-za-bē-rå; mé-lé-fèn-n-vã-jamé-a-lātèramã-dlœz-òm.

Apré-la-mèsa, kã-le-kuré-kmãse-lu-librâmé, la-k-a-le-sīre-va-ufri pwe-seni le-mòre; luz-ātre-parã-la-eègã, pwé-de-ityè luz-étrāzi, dabò-luz-òm pwe-lé-fen-apré. Læ-k-nã-zē-de-relijyō, ke-sã-ne-sē-ne-læ, ne-vã-på seni, i-réstã-dfær.

U-semetire, kā-la-byēre-zè-dyā-la-fòsa, lu-parā-pasā-lu-prēmi pwé itirā-lœ-krepe-dsu; pwé-i-vā-se-mètre-dvā-la-pærta-du-semetire āwe-lé-zālœ-rādā-luz-oner.

Apré-lą̃tèramą̃ õ-rėprą̃-lė-lãfwa-eʾ-la-sarvita; dyã-lė-tã i-ſalå-bali-n-eku-pė-lu-ravå.

 $Dy\tilde{a}$ -lė- $vy\dot{o}$ -sėmėtįrė, k-ėtä- \tilde{a} -l-ut\(\tilde{v}\)r-d-l-ėdlįzė, y-av(\$\tilde{-0}-kw\(\tilde{e}\)-k-n-èt\(\tilde{a}\)-p\(\tilde{e}\)-béni \(\tilde{a}w\dot{e}\)-y-\(\tilde{a}t\dot{e}'\)\(\tilde{a}v\(\tilde{e}\)-l\(\tilde{e}\)-k-\(\tilde{e}\)-l\(\tilde{e}\)-k\(\tilde{e}\)-l\(\tilde{e}\)-p\(\tilde{e}\)-l\(\tilde{e}\)-l\(\tilde{e}\)-l\(\tilde{e}\)-\(\tilde{e}\)-l\(\tilde{e}\)-\(\tilde{e}\)-l\(\tilde{e}\)-\(\tilde{e}\)-l\(\tilde{e}\)-\(\tilde{e}\)-l\(\tild

Kā-le-pārā-u-la-mārāna-dna-tloṣ-murīvā, ô-fasā-plærā-la-tloṣ; totelé-jē-mnute le-sānāve-ŏ-ku, to-le-tā-k-le-more-z-etā-ā-kor.

Dyā-lè-korā-d-la-snāna-dapré, õ-kmāsè-l-anwå (yora-ò-di-l-ani-varsérè). I-rplasā-lè-bā-dé-mŏrè-awé-lè-dra-dé-mŏrè-dsu, pwé-lé-ṣādèl-ā-l-utær; pwé lè-kuré-di-la-mèsa-dé-more. I-ṣātā-mé-lu-librāmé, pwé-é-pas-awé-l-édyè-bènita è-l-asparjès, pwé-l-āsā, pè-bèni-ā-l-utær-du-bā-dé-more. Latyè-k-a-lè-sirè sè-tè-mā-lè-prèmi-yāzè, mé-lè-n-va-på-ufri; i-j y-alāvā-dyā-lè-tā, mé-la-mūda-zā-na-paså. Lætyè-kè-mèprizā-læ-mŏre, u-bē-kè-saryā-trè-pūr, n-lu-fā-på-mètrè-a-l-anivarsēre.

Õ-yåze-k-y-è-kmãea, õ-va-tni-le-sīre dvà-la-mèsa tote-le-dmãze-k-y-è-

på-feta; õ-se-te-dreta vè-la-tåbla-dla-kmunõ ā-fas-du-kuré kè-t-àdléuwè-luz-āfā-de-kær. Õ-te-le-sir ke-le-tlèr-z-a-almå, le-tā-de-libråmé; kā-ye-furni, le-fene-tywā-lu-sīre pwe-lu-rtærnā-a-læ-plas.

L-anivarsere-dūre-õ-n-ā è-na-dmāze-u-dawe-ā-n-apræ; læ-k-sã-trè-prèså-d-le-fåre-furni se-fã-rmarkå. Adā, õ-rdi-mé-la-mësa-dé-more mã-u-kmàsamā. Deitye, õ-ne-va-på-mé-tnī-le-stre, õ-di-k-al-ba.

Yè-bè-rå-kã-tó-lu-strè-sã-ba. Syã-na-zẽ u-b̄ɛ-s-yã-n-a-rã-k-yō, ō-pu-satàdrè-a-n-ã rèvi-na-pār sã-trè-t-awanå; lu-vyò-dzṭvã : i-va-fāre-na-défrēna ! Õn-a-zu-vyu-juska-di-sīre-a-sase.

Sya-zê-de-fen-adå-jwāne-dyā-la-famil, u-bê-kā-i-sā-tòte-dvā-de-parlye, ō-fâ-tni-le-sīre-pe-n-étràzīre k-ō-pēye; dyā-le-tā ō-balīve-di-frā bē-ōn-aṣtåve-na-roba; stæz-ā y-ètā-sā-frā.

A-bordenē, luz-âtreyāze, lu-parā alāva-ufri-è-seni sa-yāze; sa-yāze i-facā-le-ter-du-bā-de-more.

Quand il meurt quelqu'un dans une maison, on se dépêche d'habiller le mort 'avant qu'il soit raide; on étend un drap propre sur le lit, puis on le recouche; on lui croise les doigts, on lui passe un chapelet autour. On met un linge blanc sur la table, on pose dessus un crucifix, la «bénite chandelle » ou bien une veilleuse, un verre d'eau bénite avec « un bout de rameau » (un rameau de buis). « Les autrefois » on « bouchait » la fenêtre; à présent on tire les volets; on arrête l'horloge; on retire les clochettes « aux » bêtes; on va mettre un crêpe aux abeilles si on en a, puis on va faire sonner la « définie ». Si c'est un homme qui est mort, « ils » sonnent neuf coups avec la grosse cloche; si c'est une femme, c'est avec la petite; puis après, « ils » sonnent à grand branle.

Dans le temps on ne faisait point faire de lettres (de faire-part); il y en avait un, un parent (ou) bien un voisin, qui allait avertir les parents dans les communes voisines. Il lui fallait bien tout le jour pour faire sa course.

Il y en a quelques-uns qui viennent (pendant) le jour pour faire le signe de la croix sur le mort. Et le soir, il vient des gens pour veiller; ils s'asseyent à la cuisine, et d'habitude ils bavardent toute la nuit, ils parlent de tout que (excepté) du mort; « mêmement » quelquefois ils rient, quand c'est un mort qui ne fait pas besoin. « Par » vers « la » minuit une heure, on leur fait faire la collation. La dernière nuit ce sont les porteurs qui veillent. On ne prenait pas lesquels que ce fût (n'importe qui) comme porteurs; si

le mort n'était pas marié, on demandait des garçons à peu près de son âge; s'il était marié, on demandait des hommes.

Puis on met le mort en bière; quand on a peur qu'il se vide, on met de la sciure déssous, « les autrefois » on mettait « mêmement » des cendres, maintenant « ils gipent » (on enduit de plâtre). On clouait la bière; à présent on ferme avec des crochets (ou) bien des vis. On la pose sur un banc, on la couvre avec le plus beau drap qu'on ait dans la maison; il y en avait qui faisaient faire un drap de jolie toile pour quand il arrivait quelque chose.

La veille de l'enterrement, après l'angelus, « ils » sonnent un glas.

Avant l'enterrement, il y a bien des gens, surtout des femmes, qui viennent faire le signe de la croix. On « met les crêpes »; ce sont des nœuds de crêpe qu'on a préparés, puis on en épingle un au bras gauche, à tous les parents, aux hommes; on en fait quatre plus gros pour les porteurs; ils se mettent deux au bras droit, deux au bras gauche. Quand ce sont « des » tout jeunes gens, le crêpe est blanc.

Le curé vient faire la levée du corps à la maison. Quand il entre, on prend une serviette blanche qu'on passe sur les bras de la croix, et qu'on attache derrière. Puis il passe le premier. Après le mort, il y en a une (une femme) qui est « près parent » (proche parente) qui tient le cierge allumé. Derrière, il y a tous les parents; « les autrefois » ils portaient tous chacun une des vingt chandelles qu'on avait achetées; on les leur prenait en arrivant sous le porche pour les mettre sur les candélabres. A présent on les porte à l'église avant l'enterrement; on n'en donne rien qu'une au curé, elle est plus grosse que les autres. A l'église, celle qui tient le cierge se met « d'à » genoux sur une chaise derrière le banc des morts. A Saxel, il y a quelques hommes qui vont à l'enterrement de leurs femmes, c'est déjà bien rare; mais les femmes ne vont jamais à l'enterrement de leurs hommes.

Après la messe, quand le curé commence « les » libera me, celle qui a le cierge va offrir et faire le signe de la croix sur le mort; les autres parents la suivent, et ensuite les « étrangers », d'abord les hommes, puis les femmes après. Ceux qui n'ont point de religion, qui ne sont ni chien ni loup, ne vont pas « signer », ils restent dehors (hors de l'église).

Au cimetière, quand la bière est dans la fosse, les parents

passent les premiers et ils jettent leur crêpe dessus; puis ils vont se mettre devant la porte du cimetière où les gens leur rendent les honneurs.

Après l'enterrement on reprend le drap et la serviette; « dans le temps » il fallait donner un écu pour les ravoir.

Dans le vieux cimetière, qui était autour de l'église, il y avait un coin qui n'était pas béni où « ils » enterraient ceux qui se détruisent (se suicident), comme les noyés et les pendus; quand il y en avait, on les faisait passer par-dessus le mur; on les enterrait à la tombée de la nuit, sans le curé; et on ne sonnait pas. Quand ce n'est pas un enterrement civil, on sonne quand le curé part de l'église, quand ils repartent de la maison, quand on arrive presque vers l'église, le temps des libera me, puis quand on porte le mort au cimetière.

Quand le parrain ou la marraine d'une cloche mourait, on faisait pleurer la cloche; toutes les cinq minutes elle sonnait un coup, tout le temps que le mort était en corps.

Dans le courant de la semaine d'après (l'enterrement), on commence « l'anniversaire » (on dit aussi : on met à l'anniversaire). « Ils » replacent le banc des morts avec le drap des morts dessus, puis les chandelles autour; puis le curé dit la messe des morts; « ils » chantent « mais » (de nouveau) « les » libera me, puis il passe avec l'eau bénite et le goupillon, et l'encens, pour bénir autour du banc des morts. Celle qui a le cierge se tient comme la première fois, mais elle ne va pas offrir; ils y allaient dans le temps, mais la mode en a passé. Ceux qui méprisent leurs morts, ou bien qui seraient trop pauvres, ne les font pas mettre à l'anniversaire.

Une fois que c'est commencé, on va tenir le cierge avant la messe tous les dimanches où ça n'est pas fête; on se tient droite (debout) vers la table de la communion en face du curé qui est au delà avec les enfants de chœur. On tient le cierge que le sacristain a allumé, le temps « des » libera me; quand c'est fini, les femmes éteignent les oierges et les reportent à leur place.

L'anniversaire dure un an et un dimanche ou deux « en après »; ceux qui sont trop pressés de le faire finir se font remarquer. Alors, on redit « mais » la messe des morts comme au commencement. « Depuis là » (à partir de ce moment-là), on ne va plus tenir le cierge, on dit qu'il est tombé.

C'est bien rare quand tous les cierges sont tombés. S'il n'y en a

point ou bien s'il n'y en a qu'un, on peut s'attendre à en revoir plusieurs sans trop tarder; les vieux disaient : cela va faire une dégringolade! On a « eu » vu jusqu'à dix cierges à Saxel.

S'il n'y a point de femmes encore jeunes dans la famille, ou bien quand elles sont toutes parties d'ici, on fait tenir le cierge par une « étrangère » qu'on paie; « dans le temps » on donnait dix francs ou on achetait une robe; ces années (dernières) c'était cent francs.

A Burdignin, « les autrefois », les parents allaient offrir et faire le signe de la croix sept fois ; sept fois ils faisaient le tour du banc des morts.

Saxel (Haute-Savoie). Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).

J. DUPRAZ.

Imprimerie Protat Frères, Mâcon, C.O.L. 31.1998.

Juin 1944. — Dépôt légal 2° Trimestre 1944. — N° d'ordre chez l'imprimeur: 6149.

N° d'ordre chez l'éditeur: 57-58. — Le gérant: A. Terracher.